175

LE MOINE.

Tome 3.

„ Il vient . . . .

Page 87

Ex Lojoue Royal 1817

LE MOINE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque. — HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN SIXIÈME.

LE MOINE.

CHAPITRE VI.

« Ivres d'amour, dans les bras l'un de
« l'autre, ils chérissent l'obscurité, et voient
« avec chagrin naître le jour ».

LEE.

Les premiers transports étoient calmés, les premiers feux éteints, la honte avoit, dans le cœur d'Ambrosio, remplacé le plaisir. Confus et épouvanté de sa foiblesse, il s'arracha des bras de Matilde. En réfléchissant sur ce qui venoit de se passer, il embrassa d'un seul coup-d'œil toute l'énormité de son parjure, et les calamités qui en seroient la suite, s'il venoit à être découvert. Inquiet pour l'avenir, le désespoir dans l'ame, maudissant la fragilité humaine, il évitoit les yeux de sa provoquante complice. Après quelques instans de tristes réflexions, Matilde rompit le silence. Prenant doucement sa main et la portant à ses lèvres brûlantes,

« Ambrosio » ! dit-elle d'une voix demi-tremblante.

Le Moine tressaillit. Les yeux de Matilde, que rencontrèrent les siens, étoient humides, ses joues enflammées, et ses regards supplians sembloient lui demander grace.

« Dangereuse femme, dit-il, dans quel gouffre de misère vous me plongez ! Si l'on venoit à découvrir votre sexe, je paierois de mon honneur, et même de ma vie, quelques momens de plaisir. Insensé que je suis, de m'être livré à vos séductions ! A présent que puis-je faire? comment expier mon offense? Malheureuse Matilde, vous avez pour jamais détruit mon repos ».

« Est-ce à moi que s'adressent ces reproches, Ambrosio? A moi, qui ai sacrifié pour vous tous les plaisirs du monde, le luxe des richesses, la modestie, aimable apanage de mon sexe, mes parens, ma fortune, ma réputation? Quelle perte avez-vous faite qui ne me soit pas commune? N'ai-je pas eu part à votre faute? N'avez-vous pas partagé mon plaisir? — Votre faute, ai-je dit? existe-t-elle ailleurs que dans la méprisable opinion du vulgaire? Ces

péchés, pourvu que le monde les ignore, sont des plaisirs divins, que nul n'est en droit de blâmer. La nature a réprouvé vos vœux célibataires; l'homme n'est point né pour la chasteté, et si l'amour étoit un crime, Dieu n'eût pas fait si doux le plaisir d'aimer. Bannissez donc, mon Ambrosio, ces sombres nuages dont je vois votre front couvert. Livrez-vous sans réserve au bonheur qui vous est offert : cessez de me reprocher de vous en avoir donné les premières leçons, et répondez aux transports de la femme qui vous adore ».

Tandis qu'elle parloit, ses yeux étoient pleins d'une délicieuse langueur. Son sein palpitoit. Jetant autour d'Ambrosio ses bras amoureux, elle l'attira de nouveau, et prit un baiser sur ses lèvres. Ambrosio sentit tous ses desirs se ranimer. Le dé étoit jeté ; ses sermens étoient déjà violés; il avoit déjà commis le crime; pourquoi se seroit-il abstenu d'en savourer tout le fruit? Serrant Matilde contre son sein avec un redoublement d'ardeur, dégagé désormais de toute honte, il donna pleinement carrière à son incontinence, tandis que la voluptueuse Matilde mettoit

en pratique toutes les inventions de l'amour licencieux, let raffinemens les plus piquans que puisse offrir l'art étudié du plaisir, pour rehausser le prix de sa possession, et rendre encore plus vifs les transports de son amant. Ambrosio goûta des délices qui lui étoient jusqu'alors inconnues. La nuit s'enfuit d'un pas rapide, et la pudique Aurore rougit de le trouver encore entre les bras de Matilde.

Ivre de plaisir, le Moine sortit du lit de la luxurieuse Syrène, sans rougir désormais de sa lubricité, et sans redouter la vengeance du ciel offensé. Sa seule crainte étoit que la mort ne vînt arrêter le cours de ces jouissances, dont il avoit été si inhumainement sevré, et pour lesquelles un trop long jeûne aiguisoit merveilleusement son appétit.

Matilde étoit toujours sous l'influence du poison; mais c'étoit moins pour la vie de sa préservatrice que trembloit alors le Moine, que pour celle de sa maîtresse. Une fois privé de celle-ci, il auroit pu difficilement en retrouver une autre, une autre sur-tout qui lui offrît des plaisirs aussi faciles et aussi

sûrs. Il la pressa donc avec instance d'employer, pour la conservation de sa vie, tous les moyens qu'elle disoit avoir en sa disposition.

« Oui, répondit Matilde, puisque vous m'avez fait connoître le prix de la vie, je veux, quoi qu'il puisse m'en coûter, sauver la mienne. Aucun danger ne me rebutera. Je verrai sans frissonner les conséquences de mon action; je croirai mon sacrifice fort au-dessous du bien qu'il doit me procurer, et me ressonviendrai qu'un moment, en ce monde, passé entre vos bras, ne seroit point acheté trop cher par un siècle de punition dans l'autre. Mais avant que je fasse la démarche que je médite, Ambrosio, jurez-moi solennellement que vous ne chercherez jamais à connoître par quels moyens j'aurai conservé ma vie ».

Quoiqu'il ne comprît pas bien clairement ce discours de Matilde, et moins encore ce qu'elle se proposoit de faire, Ambrosio fit le serment qu'elle exigeoit.

« Je vous remercie, mon bien-aimé, dit-elle. Cette précaution étoit nécessaire; car vous êtes encore, sans le sa-

voir, l'esclave des préjugés vulgaires. Ce que je me propose de faire cette nuit doit vous faire tressaillir par sa singularité, et me rabaisser dans votre opinion. Avez-vous, dites-moi, la clef de la porte basse qui se trouve sur le côté occidental du jardin »?

« Quoi ! de la porte qui conduit aux caveaux souterrains du couvent de Sainte-Claire ».

« Oui, de celle-là même qui mène au lieu de sépulture commun entre vous et les sœurs »?

« Je n'ai point cette clef, reprit Ambrosio, mais je puis aisément me la procurer ».

« C'est tout ce que je vous demande. Introduisez-moi la nuit prochaine, à minuit, dans le lieu de sépulture. Vous ferez le guet, tandis que je descendrai dans les caveaux, afin que personne ne puisse observer mes actions, j'y resterai seule pendant une heure. Ainsi je sauverai ma vie, et la consacrerai à vos plaisirs. Pour prévenir les soupçons, ne me venez point voir de tout le jour. N'oubliez pas la clef, et souvenez-vous que je vous attends avant minuit. Adieu, j'entends venir quel-

qu'un. Laissez-moi, je vais faire semblant de dormir».

Le Moine obéit. En sortant de la cellule, il rencontra le Père Pablos. «Je viens, dit ce dernier, voir comment va mon jeune malade». — «Paix, répondit Ambrosio, parlez tout bas. Il repose en ce moment, ne troublez pas son sommeil». Le cloche sonnoit; tous deux se rendirent à matines.

Ambrosio se sentit embarrassé en entrant dans le chœur. Le péché étoit pour lui une chose nouvelle; il lui sembloit que tout le monde devoit lire sur son visage ses aventures de la nuit. Il voulut prier, mais en vain; sa dévotion n'étoit plus ardente dans son sein, ses pensées errantes le ramenoient sans cesse aux charmes secrets de Matilde; mais il suppléa par des apparences plus remarquables de sainteté, à ce qui lui manquoit de pureté intérieure; il n'avoit jamais paru plus dévot envers le ciel, qu'à l'instant même où il venoit de rompre avec lui tous ses engagemens. Il ajoutoit ainsi, sans y songer, l'hypocrisie au parjure.

Les matines finies, Ambrosio se retira à sa cellule. L'impression encore

récente des plaisirs qu'il venoit de goûter pour la première fois agitoit son sein. Ses idées et ses sentimens étoient un chaos confus de remords et de volupté, d'inquiétude et de crainte. Il regrettoit encore cette paix de l'ame, cette douce sécurité de la vertu, qui jusqu'alors avoient été son partage. Il s'étoit livré à des excès dont l'idée seule, vingt-quatre heures auparavant, l'auroit fait trembler d'horreur ; il frémissoit en songeant que la plus légère indiscrétion, ou de lui-même ou de Matilde, renverseroit ce haut édifice de réputation, dont l'élévation lui avoit coûté trente ans de peines, et lui attireroit l'exécration de ce peuple dont il étoit l'idole. Sa conscience aussi lui peignoit sous de sombres couleurs sa foiblesse et ses sermens violés; la crainte grossissoit à ses yeux les horreurs du châtiment; il se croyoit déjà dans les prisons de l'inquisition.

Mais, d'un autre côté, il pensoit à Matilde, à sa beauté, à ces délicieuses leçons, qui, une fois reçues, ne peuvent jamais s'oublier, et dont le souvenir seul remplissoit son ame d'extase. Les payer du sacrifice de l'innocence

et de l'honneur, étoit-ce les payer trop cher? Non. Il maudissoit la folle vanité, qui, le tenant attaché durant la plus belle partie de sa vie à d'obscures occupations, l'avoit laissé dans une ignorance absolue des plaisirs que donnent l'amour et les femmes. Il se détermina à continuer, quoi qu'il dût en arriver, son commerce avec Matilde, et appela à son aide tous les raisonnemens qui pouvoient le confirmer dans cette résolution. Il se demanda à lui-même en quoi consistoit sa faute, pourvu que son irrégularité fût ignorée, et quelles conséquences il devoit en appréhender. En se conformant strictement à toutes les règles de son ordre, sauf la chasteté, il pouvoit encore conserver l'estime des hommes, et même la protection du ciel. Une aussi légère infraction de ses vœux lui seroit aisément pardonnée. Tout concouroit en un mot à le convaincre qu'il pouvoit, en toute sûreté de conscience, se livrer sans réserve au déréglement de ses appétits.

Une fois décidé sur son plan de conduite, ses agitations se calmèrent; il se jeta sur son lit et s'endormit. Rafraî-

chi par quelques heures d'un profond sommeil, il se sentit, à son réveil, disposé à recommencer, aussi-tôt que l'occasion se présenteroit.

Conformément à l'ordre de Matilde, il n'alla point la voir de tout le jour. Le Père Pablos dit au réfectoire que Rosario s'étoit à la fin déterminé à suivre ses ordonnances; mais que les médicamens n'avoient pas produit le plus léger effet, et qu'il croyoit qu'aucune puissance humaine ne pouvoit le sauver. Le Prieur fut du même avis, et affecta de déplorer le triste sort d'un jeune homme dont les talens avoient fait concevoir de si hautes espérances.

La nuit arriva; Ambrosio s'étoit procuré la clef du jardin. Lorsque tout le monde dormoit dans le couvent, il sortit de sa cellule et se rendit à celle de Matilde. Elle étoit déjà hors de son lit et habillée.

« Je vous attendois avec impatience, dit-elle; ma vie dépend de ce moment. Avez-vous la clef? — La voilà, dit le Prieur. — Entrons donc au jardin: nous n'avons pas de temps à perdre; suivez-moi ».

Prenant d'une main une petite cor-

beille couverte qui se trouvoit sur la table, et de l'autre la lampe qui brûloit sur sa cheminée, Matilde sortit de sa cellule ; Ambrosio la suivit. Tous deux gardèrent un profond silence, Matilde avança avec beaucoup de précaution, traversa les cloîtres et gagna le côté occidental du jardin. Ses yeux brilloient en ce moment d'un éclat extraordinaire, on lisoit dans tous ses traits le courage du désespoir. Donnant la lampe à Ambrosio, elle prit la clef, ouvrit la porte basse, et entra dans le lieu de sépulture. C'étoit un grand quarré, planté d'ifs, et entouré d'un mur de pierre, dont une partie appartenoit au couvent des Dominicains, l'autre aux Religieuses. La division étoit marquée par une grille de fer, dans laquelle étoit pratiquée une petite porte qui restoit ordinairement ouverte.

Matilde entra par cette petite porte, et chercha celle des caveaux souterrains où reposoient les corps bienheureux des Sœurs de Sainte-Claire. La nuit étoit sombre. On ne voyoit au ciel ni la lune ni les étoiles. Heureusement l'air étoit parfaitement calme, et le

Moine porta aisément sa lampe sans l'éteindre. A sa lueur ils trouvèrent bientôt la porte des caveaux, que cachoient presque totalement d'épaisses touffes de lierre; trois marches de pierres brutes y conduisoient. Matilde étoit sur le point d'y descendre; tout-à-coup elle fit un pas en arrière.

« Il y a quelqu'un dans le caveau, dit-elle tout bas au Moine. Retirons-nous et les laissons sortir ».

Elle se réfugia derrière un grand tombeau, érigé en l'honneur de la fondatrice du couvent. Ambrosio la suivit, et cacha soigneusement la lumière de sa lampe. Quelques momens après, la porte du caveau s'ouvrit, et ils virent, à l'aide de quelques rayons de lumière, deux femmes, en habits religieux, qui paroissoient être en grande conversation. Le Prieur reconnut aisément dans l'une l'Abbesse de Sainte-Claire, et dans l'autre une des mères prudentes de son couvent.

« Tout est préparé, disoit l'Abbesse, et c'est demain que son sort sera décidé. Ses larmes et ses soupirs ne me gagneront point. Non, depuis vingt-cinq ans que je suis Supérieure de ce couvent,

je n'ai point ouï parler d'un trait aussi infâme ».

« Quelques personnes ici s'opposeront à votre volonté. Agnès a des amies dans le couvent, et particulièrement la Mère Sainte-Ursule, qui la défendra de tout son pouvoir. En vérité, Madame, elle mérite d'avoir quelques amies. Elle est si jeune ! Elle paroît si repentante ! Oh ! je suis convaincue que c'est la contrition, plus encore que la crainte du châtiment, qui fait couler ses larmes. J'oserois, Madame, être garante de sa conduite future, si vous daigniez adoucir la sévérité de votre sentence ».

« Adoucir, Sœur Camille ! vous m'étonnez. Quoi ! après avoir déshonoré ma maison aux yeux du saint homme que tout Madrid vénère, de celui que je desirois particulièrement convaincre de la régularité de ma discipline. ! Combien j'ai dû lui paroître méprisable ! Non, je ne puis mieux prouver à Ambrosio mon horreur pour de pareils forfaits, qu'en sévissant contre la coupable avec toute la rigueur que nos loix admettent. Cessez donc vos supplications; je dois faire demain

un exemple terrible, et ma résolution est inébranlable ».

La mère Camille lui répliqua; mais alors les deux Religieuses étoient trop loin pour qu'il fût possible de les entendre. L'Abbesse ouvrit la porte qui communiquoit à la chapelle Sainte-Claire, où elles entrèrent l'une et l'autre.

Matilde alors demanda quelle étoit cette Agnès, contre laquelle l'Abbesse étoit si irritée, et ce qu'elle avoit de commun avec Ambrosio. Celui-ci lui expliqua toute l'aventure. « Depuis ce temps, ajouta-t-il, il s'est opéré une grande révolution dans mes idées. Je compte voir l'Abbesse dès demain, et l'engager à traiter avec plus de compassion cette malheureuse fille ».

« Gardez-vous en bien, dit en l'interrompant Matilde; ce changement subit causeroit de la surprise, et feroit peut-être naître des soupçons qu'il est de votre intérêt d'éviter. Redoublez plutôt d'austérité apparente, tonnez contre les erreurs des autres, pour mieux cacher les vôtres. Abandonnez la Nonne à sa destinée. Son imprudence mérite punition. Elle n'est pas digne de goûter les plaisirs de l'amour, puis-

qu'elle n'a pas l'esprit de les cacher. Mais le temps presse; donnez-moi cette lampe, Ambrosio. Je vais descendre dans ces caveaux; vous allez m'attendre ici. Si quelqu'un vient, vous m'avertirez par un cri; mais, sur votre vie, quelque chose qui arrive, ne vous avisez pas de me suivre: la mort seroit à l'instant le prix de votre imprudente curiosité.

En disant ces mots, elle s'avança vers la porte du caveau, tenant la lampe d'une main, et de l'autre sa petite corbeille. Elle toucha la porte, qui aussitôt s'ouvrit d'elle-même, et présenta à ses yeux un petit escalier tournant de marbre noir. Elle descendit; Ambrosio suivit de l'œil la foible lueur de la lampe, à mesure qu'elle s'enfonçoit dans le souterrain. Bientôt elle disparut, il ne fut plus environné que de profondes ténèbres.

Ambrosio ne savoit comment expliquer ce qu'il voyoit. Resté seul, il réfléchit sur le changement subit qui s'étoit opéré dans le caractère et les sentimens de Matilde. Est-ce là, se disoit-il à lui-même, cette jeune fille si douce, qui naguère encore, voyant en moi un

être supérieur, étoit totalement dévouée à ma volonté ? A présent elle parle d'un ton impérieux. Je n'apperçois plus en elle les vertus de son sexe; elle affecte celle du nôtre. Je la trouve insensible à la pitié pour la malheureuse Agnès; à la pitié, sentiment si naturel au cœur d'une femme » ! Ambrosio fut fâché de voir que son amante manquât ainsi de sensibilité : cependant, convaincu d'ailleurs de la justesse de ses observations, quoiqu'il eût sincèrement compassion d'Agnès, il renonça à l'idée de s'intéresser en sa faveur.

Une heure s'étoit déjà écoulée depuis que Matilde étoit descendue dans le caveau, et Ambrosio ne la voyoit point revenir. Sa curiosité fut vivement excitée, il s'approcha de l'escalier, prêta l'oreille, n'entendit rien, si ce n'est quelques sons par intervalles, qui paroissoient être la voix de Matilde, et qui se répétoient dans les voûtes spacieuses du caveau. Pressé du desir de pénétrer ce mystère, il se détermina à descendre, malgré ses injonctions. Mais à peine avoit-il mis le pied sur les premières marches de l'escalier, qu'une détonation violente se fait en-

tendre ; il se retire promptement. La terre tremble ; les piliers qui soutiennent les édifices environnans sont ébranlés, et tout-à-coup il voit, à travers l'escalier, les caveaux éclairés par une brillante colonne de lumière. Cette clarté ne dura qu'un instant. Bientôt tout redevint tranquille. Ambrosio fut environné de nouveau de profondes ténèbres, et n'entendit plus, au milieu du silence de la nuit, que le vol bruyant des chauve-souris, qui alloient et venoient autour de lui.

Chaque instant augmentoit l'étonnement d'Ambrosio. Il s'écoula encore une heure, après laquelle il vit reparoître la même lumière ; mais elle étoit cette fois accompagnée d'une musique douce et solennelle, qui, remplissant toutes les voûtes souterraines, lui causa à la fois du plaisir et de l'effroi Bientôt après, il entendit le long de l'escalier le pas léger de Matilde, et la revit rayonnante de joie et plus jolie que jamais. « Qu'avez-vous vu. lui dit-elle ? — Deux fois une colonne de feu sur cet escalier. — Rien autre chose ? — Rien. — Le jour s'avance ; hâtons-nous de nous retirer ».

Matilde regagne promptement sa cellule. Pressé par la curiosité, le Moine l'accompagne; elle ferme la porte, et débarrassée de sa lampe et de sa corbeille :

« J'ai réussi, dit-elle en se jetant dans ses bras, et au-delà de toutes mes espérances. Je vivrai, Ambrosio, je vivrai pour vous. Oh ! que ne m'est-il permis de vous communiquer ma joie, de vous faire partager mon pouvoir, de vous élever autant au-dessus de votre propre sexe, que je viens, par un coup hardi, de m'élever au-dessus du mien ! Mais je vous rappelle ici votre serment; ne m'interrogez pas; je ne puis, je ne dois pas vous instruire de ce qui vient de se passer, et j'espère que vous n'en exigerez point la confidence. Si vous n'avez pu, ajouta-t-elle avec un sourire, en appuyant un baiser sur sa bouche, tenir vos promesses faites à Dieu, vous tiendrez au moins celles que vous avez faites à Matilde ».

Le cœur du Moine s'enflamma de nouveau, et les scènes de la nuit précédentes furent répétées.

Elles le furent tant et si souvent, que

bientôt la satiété succéda aux transports. Charmé de la guérison inattendue de Rosario, Ambrosio jouit sans crainte et sans remords des faveurs de Matilde ; mais à peine une semaine s'étoit écoulée qu'il commença à lui trouver des défauts essentiels. La possession, qui refroidit un homme, ne fait qu'accroître l'affection d'une femme. A mesure que la passion de Matilde devenoit plus ardente, celle d'Ambrosio devenoit plus froide. Il recherchoit moins sa société ; il étoit inattentif, tandis qu'elle parloit ; sa voix même, mêlée aux accords des instrumens dont elle jouoit parfaitement, ne lui procuroit aucun amusement ; enfin, Matilde ne put se dissimuler qu'Ambrosio ne sentoit plus que du dégoût pour elle, et que, naturellement inconstant, il soupiroit après le changement. Le Moine soupiroit en effet pour chaque femme qu'il voyoit ; cependant retenu par la crainte de dévoiler le secret de son hypocrisie, il concentroit ses desirs au fond de son cœur.

Il est nécessaire, pour l'intelligence des événemens subséquens, de développer ici plus particulièrement le ca-

ractère du principal héros de cette histoire.

Ambrosio n'étoit point né craintif; cette disposition n'étoit en lui que le résultat de son éducation. S'il eût passé sa jeunesse dans le monde, il se seroit montré doué de plusieurs qualités mâles et brillantes; il étoit naturellement actif, ferme et intrépide; il avoit le cœur d'un guerrier; il auroit figuré avec éclat à la tête d'une armée. Son jugement étoit vaste, solide et décisif; il ne manquoit point de générosité, les malheureux trouvoient en lui un confident qui compatissoit à leurs peines. Avec ces dons de la nature, il auroit pu être l'ornement de son pays; la poussière du cloître les avoit presque tous obscurcis. Malheureusement privé de ses parens dès sa plus tendre enfance, il tomba au pouvoir d'un parent éloigné, qui ne desira rien tant que de ne plus entendre parler de lui; il confia le soin de cet enfant à un de ses amis, qui étoit le précédent Prieur des Dominicains. Celui-ci, apologiste déclaré du monachisme, ne négligea rien pour persuader à l'enfant qu'il n'existoit de bonheur que dans les murs d'un couvent.

Il réussit pleinement, et l'ambition du jeune homme n'eut d'autre objet en vue que de pouvoir être admis par degrés dans l'ordre des Dominicains. Ses instructeurs eurent grand soin d'étouffer en lui le germe de ces vertus nobles et désintéressées, qu'il tenoit de la nature. Au lieu de lui inculquer les principes de la bienveillance universelle, ils ne lui inspirèrent qu'égoïsme et partialité; ils lui apprirent à regarder comme un crime les erreurs des autres; ils surent changer la noble franchise de son caractère en une servile humilité. Pour mieux détruire son courage naturel, ils épouvantèrent sa jeune ame, en plaçant sous ses yeux toutes les horreurs que fournissent les annales de la superstition; ils lui dépeignoient, sous les couleurs les plus sombres et les plus effrayantes, les tourmens des damnés, et le menaçoient pour la plus légère faute de souffrances éternelles. Est-il étonnant que, l'imagination constamment fixée sur cet objet, son caractère se fût plié jusqu'à la crainte et à la timidité? ajoutez encore qu'absolument étranger à la vie mondaine, il en ignoroit les dangers et s'en formoit une idée fort

éloignée de la réalité. Tandis que les Moines étoient occupés sans relâche à déraciner ainsi ses vertus, à rétrécir ses idées, à rabaisser ses sentimens, ils laissoient parvenir à leur pleine maturité tous les vices que comportoit son caractère. Ils favorisoient admirablement ses dispositions à devenir orgueilleux, vain, ambitieux, jaloux de ses égaux, admirateur de son seul mérite, implacable et cruel dans sa vengeance. Cependant, en dépit des peines qu'on avoit prises pour le pervertir, ses bonnes qualités perçoient quelquefois le nuage dont elles étoient offusquées. Alors la lutte qui s'établissoit entre son caractère réel et son caractère acquis, étoit une singularité frappante, quoiqu'inexplicable, pour ceux qui n'avoient point le mot de cette énigme. Il prononçoit contre les coupables les plus sévères décisions; un moment après, la compassion le portoit à les mitiger; il entamoit les entreprises les plus hardies, que la crainte lui faisoit aussi-tôt abandonner; son génie natif répandoit sur les sujets les plus obscurs une brillante lumière; presqu'aussi-tôt la superstition le replongeoit dans les plus profondes

ténèbres. Les autres religieux qui le regardoient comme un être d'une nature supérieure, ne remarquoient point ces contradictions dans la conduite de leur chef; ils étoient persuadés qu'il ne pouvoit mal faire, et qu'il ne changeoit jamais de résolution sans de bonnes raisons.

La lutte n'existoit encore qu'entre les sentimens opposés qu'il tenoit de la nature et de l'éducation, lorsque ses passions, qu'aucune impulsion n'avoit encore mises en jeu, se présentèrent pour décider la victoire. Elles étoient malheureusement le plus dangereux arbitre auquel il pût avoir recours. Son isolement de la société lui avoit jusqu'alors été favorable, en ne lui fournissant aucune occasion de développer ses qualités vicieuses. La supériorité de ses talens l'avoit tellement élevé au-dessus de ses confrères, qu'il n'avoit pu les jalouser. Sa piété, son éloquence, ses manières agréables, lui avoient acquis l'estime universelle, et conséquemment il n'avoit point eu d'injures à venger. Son ambition étoit justifiée par l'aveu unanime de sa capacité, et son orgueil n'étoit, aux yeux du monde,

qu'une juste confiance en ses propres forces. Connoissant à peine l'autre sexe, il n'y avoit jamais songé. S'il voyoit dans le cours de ses études que les hommes pouvoient être amoureux, il en sourioit de pitié; et des jeûnes fréquens, des ablutions, de rigoureuses pénitences avoient amorti les feux de sa jeunesse; mais aussi-tôt qu'il eut connu ce qu'on appeloit amour, les barrières de la religion furent trop foibles pour résister au torrent de ses desirs; tout obstacle céda à la force de son tempérament fougueux, ardent et voluptueux. Et de ce moment-là même, toutes ses autres passions, prenant un nouveau caractère, n'attendirent que l'occasion pour se développer avec une violence également irrésistible.

Il continua donc d'être l'admiration de Madrid; l'enthousiasme s'accroissoit chaque jour. Tous les jeudis son église étoit pleine, et ses discours étoient toujours également accueillis. Il étoit le confesseur de toutes les principales maisons de cette grande ville, et l'on n'étoit point à la mode si l'on n'avoit point à faire une pénitence enjointe

par le Père Ambrosio. Il persistoit dans la résolution de ne jamais sortir de son couvent, ce qui contribuoit particulièrement à rehausser l'opinion qu'on avoit de sa sainteté. Les femmes chantoient sur-tout ses louanges; elles vantoient non-seulement sa piété, mais encore la noblesse de son maintien, l'expression de ses regards, son air majestueux et la tournure gracieuse de son visage. Dès le matin la porte du couvent étoit obstruée par la multitude des voitures.

Les plus jolies femmes de Madrid, les plus distinguées par leur rang et leur naissance, ne pouvoient confesser à d'autres leurs secrètes peccadilles. Les yeux du Moine dévoroient leurs charmes. Si les pénitentes eussent consulté ses muets interprètes, il n'auroit pas eu besoin, pour leur exprimer ses desirs, d'employer d'autres signes; malheureusement, elles ne le regardoient point, tant elles étoient intimement convaincues de son inaltérable pureté. On sait que la chaleur du climat opère puissamment sur le cœur des Dames espagnoles; mais la plus licencieuse même auroit cru plus aisé

d'inspirer une passion à la statue de marbre de Saint Dominique, qu'au cœur froid et rigide de l'immaculé Père Ambrosio.

De son côté le Moine, connoissant peu la privation du siècle, étoit loin de se douter que, parmi ses belles pénitentes, il s'en seroit trouvé fort peu qui eussent rejeté ses vœux; mais eût-il été mieux instruit, le soin de sa réputation l'eût toujours rendu excessivement circonspect. Il savoit combien il eût été difficile à une femme de garder un secret aussi étrange, aussi important que celui de sa fragilité. Toutes ces beautés d'ailleurs affectoient ses sens, mais ne touchoient point son cœur. L'une lui faisoit bientôt oublier l'autre. D'après ces considérations, il prenoit le parti de s'en tenir à Matilde, quoiqu'il la vît désormais d'un œil fort indifférent.

Un jour que l'affluence des pénitentes l'avoit retenu jusqu'à une heure au confessionnal, comme il se préparoit à sortir de la chapelle après que la foule se fut éclaircie, deux femmes l'abordèrent avec l'air de la plus profonde humilité. Toutes deux levèrent

leur voile, et la plus jeune le pria de vouloir bien l'écouter quelques instans. Le doux son de cette voix, qu'aucun homme ne pouvoit entendre sans intérêt, eut bientôt attiré l'attention du Révérend Père. L'aimable pétitionnaire paroissoit plongée dans l'affliction. Ses joues étoient pâles, ses yeux remplis de larmes, et ses beaux cheveux tomboient en désordre sur ses épaules et sur son sein. Sa physionomie, si modeste, si douce, si céleste, auroit charmé un cœur bien moins susceptible que celui qui battoit dans le sein du Prieur. Adoucissant encore pour elle son ton et sa manière, Ambrosio lui dit qu'il étoit prêt à l'entendre, et l'écouta en effet avec une émotion que chaque instant rendoit plus vive.

« Mon Révérend Père, dit-elle, je suis menacée de perdre ma plus chère et ma presque unique amie. Mon excellente mère est au lit malade, et les médecins désespèrent de sa vie. On a épuisé tous les secours humains ; il ne me reste qu'à implorer la miséricorde de Dieu. Mon Père, tout Madrid vante votre piété et votre vertu, daignez vous ressouvenir de ma mère dans vos priè-

res; peut-être obtiendrez-vous du Tout-Puissant qu'il daigne me la conserver, et alors je m'engage bien volontiers à venir ici pendant trois mois tous les jeudis brûler un cierge en l'honneur de votre Patron Saint Dominique ».

« Fort bien, dit le Moine en lui-même, voici un second *Vincentio della Ronda*. Ainsi commença l'aventure de Rosario; puisse celle-ci finir de même »!

Il promit de faire ce que desiroit la jeune fille.

« J'ai encore, continua-t-elle, à vous demander une autre grace. Nous sommes étrangères à Madrid; ma mère a besoin d'un confesseur, et ne sait à qui s'adresser. On nous a assuré que vous ne sortiez jamais de votre couvent, et ma pauvre mère ne peut s'y rendre. Si vous aviez la bonté, Révérend Père, de me nommer un homme dont les sages et pieuses consolations pussent adoucir à ma mère les derniers instans de sa vie, nous vous en conserverions une éternelle reconnoissance ».

Ambrosio souscrivit aussi à cette demande; et quelle demande auroit-il pu refuser? Il promit de lui envoyer un confesseur dès le même jour, et la pria

de lui laisser son adresse. Celle qui accompagnoit la jeune fille présenta au religieux une carte sur laquelle cette adresse étoit écrite, et se retira avec la belle suppliante, qui ne se sépara de l'homme pieux qu'après l'avoir comblé de bénédictions. Les yeux d'Ambrosio la suivirent jusqu'à ce qu'elle fût sortie de la chapelle. Jetant alors les yeux sur la carte, il lut : Donna Elvire Dalfa, rue de *S. Jago*, la quatrième porte après le palais d'Albornos ».

La suppliante n'étoit autre en effet qu'Antonia, accompagnée de sa tante Léonelle. Celle-ci n'avoit pas consenti sans peine à conduire sa nièce au couvent. Ambrosio lui avoit inspiré un si profond respect, qu'elle frissonnoit à sa vue. Ce fut aussi ce sentiment qui, malgré son desir de parler, lui ferma la bouche tant qu'elle fut en sa présence.

Le Moine se retira à sa cellule; l'image d'Antonia l'y suivit. Il sentit s'élever dans son sein mille émotions nouvelles dont il n'osoit approfondir la cause; elles étoient totalement différentes de celles que lui avoit inspirées Matilde, lorsqu'elle lui déclara

son sexe et son amour. Ses sens étoient à peine émus; son sein n'étoit point, comme alors, un foyer de desirs voluptueux, et son imagination, plus calme, ne lui représentoit point des charmes sur lesquels la modestie avoit étendu un voile impénétrable à la subtilité de ses yeux. Ce qu'il éprouvoit n'étoit qu'un mélange de tendresse, d'admiration et de respect; c'étoit une mélancolie douce et délicieuse qui pénétroit son ame, et qu'il n'auroit pas échangée contre les plus vifs transports.

« Heureux, s'écria-t-il, celui qui possédera le cœur de cette adorable fille! Quelle délicatesse dans tous ses traits! Quelle élégance dans ses formes! Quelle douce et timide innocence dans ses regards! Combien est différente la céleste expression de ses yeux, du feu libidineux qui brille dans ceux de la perverse Matilde! Oh! plus doux mille fois doit être un baiser cueilli sur ces lèvres de rose, que toutes les faveurs que l'autre accorde si libéralement. Matilde m'a gorgé de jouissances; elle m'a forcé à tomber dans ses bras; elle fait gloire de son intempé-

rance. Si elle eût connu l'attrait puissant de la modestie, combien il captive irrésistiblement le cœur de l'homme, combien il l'enchaîne fortement au char de la beauté, eût-elle jamais été tentée de recourir à un autre charme? Est-il de sacrifice qui dût paroître pénible pour obtenir l'affection de cette fille? Oh! qu'il me fût permis de lui déclarer mon amour à la face du ciel et de la terre! d'employer tous mes soins à lui inspirer de la tendresse, de l'estime, de l'amitié; d'être assis près d'elle des heures, des jours, des années entières; d'acquérir le droit de l'obliger et d'entendre les naïves expressions de sa reconnoissance; d'épier les mouvemens de son cœur innocent; d'encourager ses vertus naissantes; de partager ses plaisirs et d'essuyer ses larmes: de la voir enfin chercher dans mes bras l'appui et la consolation de sa jeunesse! Oui, s'il peut exister un bonheur parfait en ce monde, il est uniquement réservé à quiconque sera l'époux de cet ange ».

Plein de ces idées, il marchoit à grands pas dans sa cellule, l'œil fixe et la tête penchée sur son épaule. Tout

son être paroissoit en désordre. Tout-à-coup ses yeux se remplirent de larmes. « Vision chimérique, s'écria-t-il douloureusement, elle est perdue pour moi ! Jamais je ne puis être son époux; et séduire son innocence, abuser de la confiance qu'elle me témoigne, pour sa ruine...... Oh ! ce seroit le crime le plus noir qui jamais se fût commis dans le monde ! Va, ne crains rien de moi, aimable fille; ta vertu n'a rien à redouter d'Ambrosio. Non, pour tous les trésors de l'Inde, je ne voudrois pas faire éprouver à ton cœur le tourment du remords ».

En parcourant sa chambre d'un pas encore plus rapide, il apperçut sur le mur le portrait de sa *Madone*, dont il étoit naguère encore si zélé admirateur; il l'arracha avec indignation, le brisa contre terre, et le foula aux pieds. « Va, dit-il, infâme, loin de moi ».

Malheureuse Matilde ! Son amant oublia que pour lui seul elle avoit renoncé à la vertu ! Il ne l'aimoit plus, parce qu'elle l'avoit trop aimé.

S'étant jeté dans un fauteuil près de sa table, il apperçut la carte sur la-

quelle étoit écrite l'adresse d'Elvire. Se rappelant qu'il avoit promis de lui envoyer un confesseur, il réfléchit pendant quelques instans; mais l'empire d'Antonia sur son cœur étoit déjà trop décidé pour lui permettre de résister long-temps à l'idée dont il avoit été frappé; il résolut d'être lui-même le confesseur. Il pouvoit aisément sortir du couvent sans être remarqué; traverser les rues sans être reconnu, en s'enveloppant la tête de son capuchon, et obtenir de la famille d'Elvire le secret sur sa sortie du couvent. Matilde étoit la seule personne dont il craignît la vigilance; mais il espéra qu'en lui disant au réfectoire qu'il s'alloit renfermer dans sa cellule pour le reste du jour, elle ne songeroit point à épier ses démarches.

Ambrosio sortit donc de son couvent par une porte secrète, à l'heure où les Espagnols sont généralement dans l'usage de faire la méridienne. Il traversa plusieurs rues, le visage caché dans son capuchon; et comme la chaleur étoit dans ce moment excessive, il rencontra peu de monde, entra dans la rue Saint Jago, arriva sans accident à

la maison d'Elvire, sonna, et fut introduit dans une antichambre.

Ici, Ambrosio courut le plus grand risque d'être découvert. Si Léonelle se fût trouvée à la maison, tout Madrid, graces à ses dispositions communicatives, eût été bientôt informé que le vénérable Ambrosio s'étoit départi de sa résolution formelle de ne jamais sortir de son couvent, en faveur de sa sœur Elvire. Heureusement pour lui, Léonelle venoit de partir pour Cordoue. Ayant reçu la veille une lettre qui lui annonçoit qu'un de ses cousins venoit de mourir, et lui avoit laissé le peu qu'il possédoit, pour être partagé entre elle et sa sœur, elle avoit fait tous ses préparatifs, pressée par Elvire elle-même d'aller recueillir cette succession; elle étoit partie aussi-tôt après son retour de l'église. Léonelle n'avoit point quitté Madrid sans donner quelques soupirs à la mémoire de l'aimable, mais trop inconstant Christoval; cependant on a su depuis qu'un garçon apothicaire de Cordoue, qui avoit besoin d'un peu d'argent pour monter une boutique, s'étoit déclaré son admirateur, et que, sensible à ses soupirs,

Léonelle l'avoit rendu le plus heureux des hommes.

Aussi-tôt qu'on eut annoncé le confesseur, Antonia, qui étoit en ce moment près du lit de sa mère, vint à lui. « Pardon, dit-elle, mon Révérend Père......... Ah ciel ! est-il possible ? En croirai-je mes yeux ! Le digne Père Ambrosio est sorti pour nous de son couvent, pour venir adoucir les souffrances de ma mère ! Qu'elle va être contente ! Entrez, dit-elle, entrez. Maman, le Père Ambrosio lui-même ».

Elle lui présenta un fauteuil auprès du lit de sa mère, et passa dans une autre chambre.

Cette visite fit beaucoup de plaisir à Elvire. En conversant avec la mère d'Antonia, Ambrosio employa tous les moyens de plaire qu'il avoit reçus de la nature. Par la force de son éloquence persuasive, il calma ses craintes, dissipa ses scrupules, fixa ses pensées sur l'infinie miséricorde de son juge, dépouilla la mort de ses épineuses erreurs, et apprit à Elvire à envisager sans effroi le précipice sans fond de l'éternité. Elle écoutoit attentivement ses exhortations, qui bientôt

eurent porté la consolation dans son cœur, et excité sa confiance. Elle lui découvrit sans réserve ses inquiétudes et ses craintes; il venoit de calmer celles qui avoient pour objet une vie future; mais elle laissoit en ce monde son Antonia; elle la laissoit sans autres amis, à qui elle pût la recommander, que le marquis de Las Cisternas et sa sœur Léonelle. La protection de l'un étoit fort incertaine; et l'autre, quoiqu'elle aimât tendrement sa nièce, étoit excessivement imprudente et vaine. Aussi-tôt qu'Ambrosio connut la cause de ses alarmes, il la pria d'être encore tranquille sur ce point; il se croyoit assuré de pouvoir procurer à Antonia un asyle sûr dans la maison d'une de ses pénitentes, la Marquise de Villa-Franca, femme d'une piété exemplaire et d'une charité sans bornes. Si quelqu'accident la privoit de cette ressource, il s'engageoit à faire admettre Antonia dans quelque respectable maison de religion, en qualité de pensionnaire; car Elvire lui avoit avoué qu'elle désapprouvoit la vie monastique, et le Moine avoit été d'assez bonne-foi ou assez complaisant, pour convenir que

son improbation n'étoit pas dénuée de fondement.

Ces preuves d'intérêt gagnèrent complètement le cœur d'Elvire. Elle épuisa, pour le remercier, toutes les expressions que peut fournir une vive reconnoissance, en lui assurant que maintenant elle étoit parfaitement résignée à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner; Ambrosio se leva pour prendre congé, et promit de revenir le lendemain à la même heure; mais il pria que le secret de ses visites fût inviolablement gardé.

« Je desire, dit-il, qu'on ignore dans Madrid que je m'écarte d'une règle que je me suis imposée par nécessité. Si je n'avois pas pris la résolution de ne jamais sortir de mon couvent, excepté cependant dans des circonstances aussi urgentes que celles qui m'ont amené chez vous, je serois à chaque instant interrompu pour de misérables bagatelles; il me faudroit sacrifier aux caprices des oisifs ou des curieux le temps que je crois employer plus utilement à côté du lit d'un malade ».

Elvire donna de grands éloges à sa prudence et à sa charité; et promit de

cacher soigneusement l'honneur de ses visites. Le Moine lui donna sa bénédiction, et sortit.

Trouvant dans l'antichambre Antonia, il ne put se refuser le plaisir de converser quelques instans avec elle. Il s'efforça de la consoler à son tour; lui dit que sa mère paroissoit calme et tranquille, et qu'il espéroit que bientôt sa santé seroit meilleure. Il demanda quel étoit son médecin, l'invita à appeler celui de son couvent, qui étoit un des plus habiles de Madrid; il glissa quelques mots à la louange d'Elvire, fit l'éloge de la force et de la pureté de son ame, et ne dissimula pas qu'elle lui avoit inspiré la plus haute estime. Antonia le remercia avec la plus touchante naïveté, avec des démonstrations de reconnoissance auxquelles Ambrosio ne dut pas être insensible. Après quelques autres instans de conversation, pendant lesquels le Moine sut se concilier l'affection et même la confiance d'Antonia, il se retira, en laissant et la mère et la fille dans l'admiration la mieux méritée de ses talens et de ses vertus.

En rentrant dans la chambre, Anto-

nia vit déjà l'heureux effet de cette visite sur le visage de sa mère. Tous les traits d'Elvire étoient rians. On ne parla ce soir que du Père Ambrosio.

« Avant qu'il ouvrît la bouche, disoit Elvire, j'étois déjà prévenue en sa faveur. La beauté de son organe m'a particulièrement frappée. Mais sûrement, Antonia, je crois déjà avoir entendu cette voix. Il m'a semblé qu'elle étoit parfaitement familière à mon oreille. Soit que j'aie connu précédemment Ambrosio, ou quelqu'un dont l'organe ressemblât au sien, j'avoue que certains sons, certaines inflexions de cette voix, ont pénétré jusqu'à mon cœur ».

« Je vous assure, maman, qu'elle a aussi produit sur moi le même effet; cependant nous n'avons certainement pu entendre sa voix ni l'une ni l'autre, avant que nous vinssions à Madrid. Peut-être attribuons-nous à sa voix ce qui n'est que l'effet de ses manières agréables. Je ne sais pourquoi je me sens plus à mon aise en conversant avec lui qu'avec tout autre. Il m'écoute attentivement; il me répond avec douceur : il ne me traite pas en enfant, comme me traitoit au château notre

ancien confesseur. Je crois véritablement qu'eussé-je resté mille ans entiers en Murcie, je n'aurois jamais pu aimer ce vieux Père Dominique ».

« J'avoue que le Père Dominique n'avoit pas des manières fort agréables; mais il étoit honnête, affectueux et bien intentionné ».

« Oh ! maman, ces qualités sont si communes » !

« Fasse le ciel, ma chère enfant, que l'expérience ne vous force pas à penser qu'elles sont fort rares ! Mais dites-moi, Antonia, pourquoi est-il impossible que j'aie précédemment connu le Père Ambrosio »?

« C'est que depuis son entrée au couvent, il n'en est jamais sorti; il connoît si peu les rues de Madrid, qu'il m'a dit qu'aujourd'hui même il avoit eu beaucoup de peine à trouver la nôtre, quoiqu'elle soit si près du couvent ».

« Tout cela est possible; mais je puis l'avoir connu avant qu'il fût entré au couvent. Car, avant qu'il en puisse sortir, il faut nécessairement qu'il y soit entré ».

« Sainte Vierge ! comme vous arrangez cela !..... mais ne seroit-il pas pos-

sible qu'il fût né dans le couvent » ?

« Cela ne se conçoit pas aisément, dit Elvire en souriant ».

« Ecoutez ; à présent je me rappelle : il fut porté dans le couvent, comme il étoit encore enfant, et le commun peuple a dit qu'il étoit tombé du ciel, et que c'étoit la Sainte Vierge qui en avoit fait présent aux Dominicains ».

« Cela eût été fort honnête de sa part, reprit Elvire en souriant. Ainsi, vous croyez donc, Antonia, qu'il est tombé du ciel ? Il a fait en ce cas une terrible chute ».

« Je vois, ma chère maman, que vous êtes un peu au nombre des mécréans ; mais notre locataire a raconté différemment la chose à ma tante. Elle prétend qu'il n'est point tombé du ciel. « Les parens de l'enfant, dit-elle, étant pauvres et hors d'état de le soutenir, le laissèrent, à l'instant même qu'il venoit de naître, à la porte de l'abbaye. Le précédent Prieur le fit élever par pure charité dans le couvent. Là, il devint un modèle de vertu, et de piété, et de science, et je ne sais encore de quoi ». En conséquence, il fut admis dans l'ordre, et bientôt après nommé Prieur.

Cependant, que ce soit ce récit ou l'autre qui contienne vérité, tout le monde au moins s'accorde à dire qu'il ne parloit point encore, quand les Moines le prirent sous leur protection, et conséquemment que vous n'avez pu entendre sa voix avant qu'il entrât au monastère, puisqu'alors il n'avoit point encore de voix ».

» Fort bien raisonné, Antonia! vos conclusions sont péremptoires; je ne vous croyois pas si habile logicienne ».

« Vous vous moquez de moi, maman; mais je suis fort aise de vous voir de bonne humeur. Vous me paroissez même assez tranquille, et j'espère que vous n'aurez plus de convulsions. Oh! je savois bien que la visite du Réverend Père vous feroit beaucoup de bien ».

« Elle m'en a fait véritablement, ma chère enfant; elle m'a tranquillisé l'esprit sur quelques points qui me causoient du trouble. Je sens mes yeux s'appesantir, et crois pouvoir m'endormir. Tirez les rideaux, mon Antonia; si je ne m'éveille point avant minuit, j'exige qu'alors vous ne restiez point auprès de moi ».

Antonia promit de lui obéir. Après

que sa mère l'eut embrassée, elle tira les rideaux, se plaça en silence devant son tambour, et se mit à faire, en travaillant, des châteaux en Espagne. Le changement visible dans la situation de sa mère avoit ranimé ses esprits, et son imagination ne lui présentoit que des tableaux rians. Dans ses rêveries Ambrosio occupoit une place distinguée; elle pensoit à lui avec plaisir et gratitude; mais dans l'involontaire distribution qu'elle faisoit de ses pensées, s'il y en avoit une pour le Moine, il y en avoit au moins deux pour Lorenzo. Ainsi s'écoula le temps jusqu'à ce que la cloche de l'église des Dominicains annonçât minuit. Antonia se rappela les injonctions de sa mère, et s'y conforma sans répugnance. Elle rapprocha soigneusement les rideaux. Elvire dormoit d'un sommeil doux et profond; les couleurs de la santé commençoient à reparoître sur ses joues; un léger sourire entre ses lèvres annonçoit que ses rêves étoient agréables. Antonia, penchée sur elle, crut l'entendre prononcer son nom; elle baisa légèrement le front de sa mère, et se retira dans sa chambre. Là, se mettant à genoux devant une image de

Sainte Rosalie, sa patrone, elle se recommanda à la protection du ciel; et termina ses prières, comme elle avoit coutume de le faire depuis son enfance, en chantant l'hymne suivant :

HYMNE DE MINUIT.

Tout repose, et, dans cette enceinte,
L'airain seul interrompt le calme de la nuit,
L'airain sacré sonne *Minuit*,
Salut, heure sublime et sainte!
Je t'entends, et mon cœur en paix
D'aucun remords ne sent les traits.

Voici l'heure où des mains puissantes
Préparent en secret de noirs enchantemens :
Où, de la nuit des monumens,
Sortent les Ombres pâlissantes!
Une tendre et pieuse ardeur
Est le seul *charme* de mon cœur.

Purs Esprits, gardiens salutaires,
Vous qui, du haut des cieux, veillez sur mon destin,
Enchaînez de ce cœur mutin
Les mouvemens involontaires!
Un vain desir peut s'y glisser :
Ah! c'est à vous de le chasser.

Ecartez la troupe insensée
Des enfans de la nuit, des spectres effrayans;
Des songes gais, doux et rians,
Caressez toujours ma pensée :
Dans un sommeil délicieux,
A mes regards ouvrez les cieux.

De mon asyle solitaire
S'élévera vers vous un cantique amoureux,
Tous les jours, jusqu'au jour heureux
Qui rendra mon corps à la terre.
Témoins de mon ardente foi,
Anges de Dieu, planez sur moi.

Ses dévotions finies, Antonia se mit au lit. Le sommeil eut bientôt enveloppé tous ses sens; elle goûta pendant quelques heures ce délicieux repos que peut seul donner l'innocence, et contre lequel plus d'un monarque échangeroit avec plaisir sa couronne.

CHAPITRE VII.

« Qu'elles sont obscures, ces longues et « vastes régions ! ces lugubres solitudes, où « le silence règne seul avec la nuit ; nuit « profonde, comme étoit le chaos, avant « que le soleil à sa naissance eût agloméré « ses rayons ou qu'il les eût lancés transver- « salement sur les épaisses ténèbres ! Le « flambeau des mourans, brillant d'une lueur « fausse à travers tes voiles basses et caligi- « neuses, tapissées d'humides moisissures et « d'enduits glutineux, répand sur tous les « objets une nouvelle horreur, et ne sert qu'à « rendre la nuit plus affreuse ».

BLAIR.

AMBROSIO revint à son couvent sans avoir été découvert, et l'imagination remplie des plus agréables images. Aveugle sur le danger auquel il s'exposoit en voyant de si près les charmes d'Antonia, il ne songeoit qu'au plaisir que lui avoit déjà causé sa société, et se promettoit bien de n'y pas renoncer. Il ne manqua pas de profiter de l'indisposition d'Elvire pour voir sa fille tous les jours. Il borna d'abord ses desirs à lui

inspirer de l'amitié; mais il ne fut pas plutôt convaincu qu'elle éprouvoit pour lui ce sentiment dans toute son étendue, que son but devint plus décidé, et ses attentions plus vives et plus marquées. L'innocente familiarité de sa conduite avec lui irritoit les desirs du Moine, et sa modestie, à laquelle il s'étoit insensiblement accoutumé, ne lui imprimoit plus le respect. Il l'admiroit toujours, mais il songeoit déjà aux moyens de dépouiller Antonia du plus doux de ses charmes. La chaleur de sa passion, et la subtile pénétration dont, malheureusement pour lui-même et pour Antonia, la nature l'avoit abondamment pourvu, suppléèrent à son peu d'habileté dans l'art de la séduction. Distinguant aisément les émotions qui devoient être favorables à ses desseins, il saisissoit avidement toutes les occasions de verser la corruption dans le cœur de cette jeune fille; cependant il ne pouvoit aisément y parvenir. L'extrême simplicité d'Antonia empêchoit qu'elle n'apperçût le but de ses insinuations; mais les excellens principes de morale qu'Elvire avoit pris soin de lui inculquer, la justesse et la solidité de son

jugement, et le sentiment inné de ses devoirs, résistoient fortement aux maximes fausses et licencieuses. Souvent elle déconcertoit, par quelques mots fort simples, les sophismes du dépravateur, et lui faisoit intérieurement sentir combien les sophismes sont foibles devant les inaltérables préceptes de la vertu et de la vérité. Dans ces occasions, Ambrosio recouroit à son éloquence; il l'accabloit sous un déluge de paradoxes philosophiques qu'elle n'entendoit point, et auxquels il lui étoit conséquemment impossible de répondre. Il trouvoit ainsi le moyen, sinon de la convaincre que ses raisonnemens étoient justes, au moins d'empêcher qu'elle ne s'apperçût qu'ils étoient dangereusement faux. Antonia continuoit à entretenir une idée également avantageuse de la solidité de son jugement, et il ne douta pas qu'avec le temps il ne parvînt à l'amener au point desiré.

Ambrosio ne se dissimuloit point à lui-même que ses tentatives étoient criminelles, et que ses vues ne tendoient qu'à séduire l'innocence; mais sa passion étoit trop violente pour lui permettre d'y renoncer. Ne voyant aucun

homme admis dans la société d'Elvire, et n'ayant point ouï dire que quelqu'un eût recherché la main de sa fille, il ne doutoit point que le cœur d'Antonia ne fût libre. Il se détermina donc à suivre l'exécution de son dessein, quelles que dussent en être les conséquences, et n'attendit que l'instant où il pourroit surprendre Antonia seule et sans défense.

Tandis que le Moine étoit ainsi occupé de son nouvel amour, chaque jour voyoit s'accroître sa froideur pour Matilde. Plus il sentoit intérieurement ses torts envers elle, plus il lui laissoit voir d'éloignement; il n'étoit pas assez maître de lui-même pour lui cacher l'état de son ame, et il craignoit que, dans un accès de fureur jalouse, elle ne trahît un secret, dont dépendoit la conservation de sa réputation et même de sa vie. Il étoit impossible en effet que Matilde ne remarquât point son indifférence; il étoit persuadé qu'elle la remarquoit, et, pour se soustraire à ses reproches, il l'évitoit soigneusement. Cependant, s'il l'eût moins évitée, il auroit pu se convaincre, en voyant son air de douceur et de résignation, qu'il

n'avoit rien à craindre de son ressentiment. Matilde avoit repris le caractère du doux et intéressant Rosario; elle ne l'accusoit point d'ingratitude. Seulement ses yeux se remplissoient involontairement de larmes, et la tendre mélancolie qu'exprimoient son maintien et sa voix, portoit à Ambrosio les reproches les plus touchans sur son infidélité. Celui-ci n'étoit point insensible à sa peine; mais n'y connoissant point de remède, il s'abstenoit de montrer qu'il en fût affecté. Convaincu par sa conduite qu'il n'avoit rien à craindre de son ressentiment, il continuoit à la négliger, et Matilde résistant à l'impulsion de sa jalousie, continuoit à lui montrer la même tendresse.

La santé d'Elvire se rétablissoit insensiblement. Elle n'éprouvoit plus de convulsions, en Antonia ne trembloit plus pour la vie de sa mère. Ambrosio vit ce rétablissement avec un secret déplaisir. Il craignit qu'Elvire, dont l'œil étoit clairvoyant, ne fût pas long-temps dupe de son apparente sainteté et ne soupçonnât ses vues; il prit donc la résolution d'essayer sans délai l'étendue de son pouvoir sur le cœur d'Antonia.

Un jour qu'il avoit trouvé Elvire presque entièrement rétablie, il la quitta plutôt que de coutume. Ne trouvant point Antonia dans le lieu ordinaire de leurs conférences, il entra librement dans la chambre même de la jeune fille. Cette chambre n'étoit séparée de celle de sa mère que par un petit cabinet, où couchoit ordinairement Flore, la femme-de-chambre. Antonia étoit assise sur un lit de repos, le dos tourné vers la porte. Ambrosio entra doucement et s'assit auprès d'elle. Antonia tressaillit en l'appercevant, montra qu'elle étoit fort aise de le voir, et se levant aussitôt, offrit de le conduire au salon. Ambrosio lui prenant la main, la retint et l'engagea à se rasseoir sur le lit de repos. Elle se rassit près de lui sans difficulté. Antonia n'avoit aucune raison de penser que, pour converser, une chambre fût plus convenable qu'une autre. Sûre de ses principes, et non moins sûre de ceux d'Ambrosio, elle se disposa à causer avec lui sans contrainte, et avec sa vivacité ordinaire.

Ambrosio examina le livre qu'elle lisoit, et qu'elle avoit replacé sur la table : c'étoit la Bible en espagnol.

« Quoi ! dit le Moine en lui-même, Antonia lit la Bible, et elle est encore si novice » !

Mais, en l'examinant, il s'apperçut qu'Elvire avoit fait exactement la même remarque. Cette prudente mère, tout en admirant les beautés des saintes écritures, étoit convaincue que ces livres, en leur entier, sont la plus dangereuse lecture qu'on puisse permettre à une jeune personne. Plusieurs des récits qu'ils contiennent ne tendent qu'à lui faire naître les plus dangereuses idées. Tout y est appelé par son nom, et l'on trouveroit à peine un choix plus complet d'expressions indécentes dans les annales d'un mauvais lieu. C'est ce livre cependant qu'on recommande plus particulièrement aux jeunes filles, celui qu'on met entre les mains des enfans, aussi-tôt qu'ils sont en état de l'entendre, celui qui leur inculque trop fréquemment les premières notions du vice, et donne le premier éveil à leurs passions. Elvire étoit si convaincue de la justesse de cette observation, qu'elle auroit préféré mettre dans les mains de sa fille, *Amadis-de-Gaule*, ou *le Vaillant Champion*, *tyran ; Le Blanc*, ou

même les exploits de *Don Galaor*, et les jeux lascifs de *Damser plazer di mi vida*. Elle avoit en conséquence pris deux déterminations relativement à la Bible : la première étoit de ne point permettre à Antonia de la lire, avant qu'elle fût assez expérimentée pour en sentir les beautés et la moralité ; la seconde, de la copier de sa main, en ayant soin d'omettre tout ce qui s'y trouveroit d'incédent. Elvire ne s'étoit point départie de cette résolution, et telle étoit la Bible que lisoit Antonia. Ambrosio s'appercevant de sa méprise, replaça le livre sur la table.

Antonia parla de la santé de sa mère, et de la joie que lui causoit son rétablissement.

« J'admire, dit le Moine, votre piété filiale ; elle prouve l'excellence de votre caractère et la sensibilité de votre cœur ; elle promet un trésor à celui que le ciel a destiné à posséder vos affections. Si votre cœur est capable de tant de tendresse pour une mère, que ne sentira-t-il pas pour un amant ? Mais peut-être ce tendre cœur est-il déjà donné. Dites, ma chère enfant, connoissez-vous ce que c'est que l'amour ? Parlez-moi sin-

cèrement; oubliez mon habit, et ne voyez en moi qu'un ami ».

« L'amour, dit-elle ? oh ! oui vraiment, je le sais. J'ai déjà aimé beaucoup, beaucoup de monde ».

« Ce n'est pas là ce que j'entends. L'amour dont je parle ne peut être senti que pour une seule personne. N'avez-vous jamais vu l'homme que vous desireriez avoir pour époux » ?

« Oh ! non, en vérité ».

Antonia disoit ici un mensonge, mais c'étoit s'en sans douter. Elle ignoroit absolument de quelle nature étoient ses sentimens pour Lorenzo; et comme elle ne l'avoit point vu depuis sa première visite, l'impression qu'il avoit faite sur son cœur s'affoiblissoit de jour en jour. D'ailleurs, elle ne pensoit à un mari qu'avec l'effroi d'une jeune vierge; aussi répondit-elle, « non » sans hésiter, à la question d'Ambrosio.

« Et ne desirez-vous point voir cet homme, Antonia? Ne sentez-vous point dans votre cœur un vide importun? Ne soupirez-vous point sur l'absence de quelqu'un qui vous est cher, et qui cependant vous est inconnu? Ne vous appercevez-vous point que quelque

chose qui vous plaisoit autrefois, n'a plus de charmes pour vous ? N'éprouvez-vous point dans votre sein mille nouvelles sensations, mille nouveaux desirs que l'on sent, mais que l'on ne peut définir ? Seroit-il possible, lorsque vous enflammez tous les cœurs autour de vous, que le vôtre demeurât froid et insensible ? Non, je ne le puis croire. Ce doux éclat de vos yeux, cet aimable incarnat qui colore vos joues, cette mélancolie voluptueuse, enchanteresse, que l'on voit quelquefois répandue sur tous vos traits, tout trahit le secret de votre cœur. Vous aimez, Antonia, et vous cherchez en vain à me le cacher ».

« Vous m'étonnez, mon Père. De quelle nature est donc cet amour dont vous me parlez ? Je ne le connois pas ; mais si je le connoissois, quelle raison aurois-je d'en faire un mystère » ?

« N'avez-vous jamais, Antonia, rencontré un homme qu'il vous semblât connoître depuis long-temps, quoique vous ne l'eussiez jamais vu ? dont la figure fût, dès le premier abord, familière à vos yeux ? dont le son de voix flattât votre oreille et pénétrât jusqu'à

votre ame ? dont la présence vous causât de la joie, et l'absence de la tristesse ? dans le sein duquel votre cœur aimât à s'épancher, à déposer toutes ses sollicitudes ? N'avez-vous point éprouvé ces sentimens, Antonia » ?

« Oh ! oui, mon Père, assurément ; j'ai ressenti tout cela la première fois que je vous ai vu ».

Ambrosio tressaillit.

« Moi, s'écria-t-il ! est-il possible, Antonia ?.... ».

Ses yeux brillèrent de plaisir et d'impatience. Il prit sa main et la baisa avec transport.

« Quoi ! vous avez éprouvé ces sentimens pour moi » ?...

« Et plus vivement encore que vous ne pourriez l'exprimer. Dès l'instant même que je vous vis, je ressentis tant de plaisir, tant d'intérêt ! j'étois si impatientée d'entendre le son de votre voix, et quand je l'eus entendu, il me sembla si doux, il porta à mon cœur une émotion si tendre ! il me sembla que cette voix me disoit mille choses que je desirois d'entendre. Il me sembla que je vous connoissois depuis longtemps ; que j'avois droit à votre ami-

tié, à vos avis, à votre protection. Je pleurai quand je ne vous vis plus, et n'aspirai qu'après l'instant de vous revoir ».

« Antonia, charmante Antonia, s'écria le Moine, en la pressant contre son sein, en croirai-je mes sens ? Oh ! répétez-moi, ma douce amie, dites-moi encore que vous m'aimez, que vous m'aimez tendrement ».

« Oui, Ambrosio, je vous aime, et vous êtes, après ma mère, ce que j'ai de plus cher au monde ».

A cet aveu naïf, Ambrosio ne se possède plus. Ivre de joie et brûlant de desirs, il la serre tremblante dans ses bras, couvre de baisers ses joues et sa bouche, pompe l'ambroisie de sa délicieuse haleine, viole d'une main hardie les trésors de son sein. Déjà il s'entouroit des membres délicats et flexibles d'Antonia, qui, alarmée et surprise de la vivacité de son action, cherchoit à se soustraire à ses embrassemens.

« Ambrosio, s'écria-t-elle, Père Ambrosio, laissez-moi, au nom du ciel ».

Le Moine licencieux est sourd à ses prières ; il persiste dans son dessein,

et continue à prendre des libertés encore plus grandes.

Antonia prie, pleure, se débat; épouvantée à l'excès, quoiqu'elle ne connût point la cause de son effroi, elle employoit toute sa force pour repousser le Moine; elle étoit sur le point de crier pour obtenir du secours, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup. Ambrosio eut assez de présence d'esprit pour sentir en un clin-d'œil le danger de sa situation. Lâchant aussitôt sa proie, il s'élance, d'un saut, du lit de repos jusqu'au milieu de la chambre. Antonia fait une exclamation de joie, court à la porte, et se jette dans les bras de sa mère.

Alarmée de quelques propos du Prieur, qu'Antonia lui avoit innocemment répétés, Elvire avoit pris la résolution d'claircir ses soupçons. Elle connoissoit trop le monde pour s'en laisser imposer par la grande réputation de vertu dont jouissoit le Moine. Elle avoit réfléchi sur quelques particularités qui, assez peu importantes en elles-mêmes, étant réunies, sembloient autoriser ses craintes. Les visites fréquentes d'Ambrosio, qui, autant qu'elle

pouvoit le voir, ne visitoit que sa famille; l'émotion qu'il laissoit involontairement paroître toutes les fois qu'elle parloit d'Antonia, la vivacité de ses yeux, qui annonçoit en lui toute la force de l'âge, et sur-tout les principes pernicieux qu'il inculquoit à sa fille, et qui s'accordoient mal avec ceux qu'il professoit en sa présence; tous ces faits rassemblés lui avoient inspiré des doutes sur la pureté de l'amitié d'Ambrosio. Elle avoit, en conséquence, résolu de l'épier la première fois qu'elle le sauroit en tête-à-tête avec Antonia, et sa tentative lui avoit réussi. Elvire ne l'avoit pas, à la vérité, surpris comme il serroit Antonia dans ses bras; mais le désordre des vêtemens de sa fille, et la confusion peinte dans tous les traits du Moine à son apparition, suffirent pour la convaincre de la légitimité de ses craintes. Cependant elle étoit trop prudente pour faire un éclat. Sentant combien il seroit difficile, et même dangereux, de vouloir démasquer un imposteur, en faveur duquel le public étoit tellement prévenu, et voulant éviter de se faire un aussi puissant ennemi, elle affecta de ne point remarquer son agi-

tation, s'assit tranquillement sur le sofa, donna quelques raisons de son entrée inopinée dans la chambre de sa fille, et se mit à converser sur divers sujets, avec toute l'apparence du câlme et même de la confiance.

Rassuré par cette conduite, le Moine se remit peu à peu de son trouble, il voulut répondre à Elvire sans aucune apparence d'embarras; mais il étoit encore trop novice dans l'art de la dissimulation; s'appercevant lui-même qu'il devoit avoir l'air contraint et emprunté, il rompit la conversation, et se leva pour partir, se promettant intérieurement de retrouver bientôt une occasion plus favorable. Quel fut son étonnement, lorsqu'Elvire, en le reconduisant, lui dit en terme polis, que sa santé étant à présent parfaitement rétablie, elle ne croyoit pas devoir priver plus long-temps de sa présence d'autres personnes qui pourroient en avoir besoin. « Je vous prie de croire, dit-elle, que je conserverai une éternelle reconnoissance de vos attentions et de l'heureux effet qu'ont produit sur ma maladie votre société et vos exhortations; je regrette que l'obligation de

vaquer à quelques affaires domestiques, et celle de vous laisser librement vaquer aux vôtres, me forcent à renoncer au plaisir de recevoir à l'avenir vos visites ». Ce langage, quoique doux, étoit fort clair. Cependant Ambrosio se disposoit à répliquer, mais un regard expressif d'Elvire arrêta subitement ses représentations. Convaincu par ce coup-d'œil qu'il étoit découvert, et n'osant plus insister, il prit congé, et revint à son couvent, le cœur plein de honte, d'amertume et de fureur.

A son départ, Antonia sentit son esprit soulagé d'un grand poids; cependant elle fut affligée d'un accident qui ne lui laissoit plus d'espoir de le revoir. Elvire en ressentoit aussi quelque chagrin; elle avoit eu trop de plaisir à le regarder comme son ami, pour ne pas regretter de s'être si étrangement trompée; mais elle avoit trop éprouvé l'ordinaire sincérité des amitiés du siècle, pour être long-temps affectée de l'issue de celle-ci. Elle fit alors sentir à sa fille le danger qu'elle avoit couru; mais ce fut avec la plus grande précaution, pour éviter, en ôtant le bandeau qui lui couvroit les yeux, de déchirer le

voile de l'innocence. Elle se contenta de la mettre sur ses gardes, en lui ordonnant, si Ambrosio continuoit ses visites, de ne jamais rester seule avec lui; injonction à laquelle Antonia promit de se conformer.

Ambrosio, de retour à sa cellule, s'enferma, et se jeta désespéré sur son lit. Le desir, le regret, la honte, et la crainte d'être démasqué, l'agitant à la fois, remplirent son ame de trouble et de confusion. Plus d'espoir pour lui de satisfaire une passion, qui faisoit désormais partie de son existence. Son secret étoit au pouvoir d'une femme. La vue du précipice l'épouvantoit, mais en songeant que, sans Elvire, il seroit maintenant possesseur de l'objet de ses desirs. Sans Elvire!.... Avec les plus terribles imprécations, il jura vengeance contre elle, il jura qu'en dépit d'elle, en dépit de l'univers, il posséderoit Antonia. Après avoir prononcé ce serment, il se lève, marche à grands pas, bat les murs de sa cellule, rugit d'une impuissante fureur, et se livre à tous les transports de sa rage.

Cette tempête n'étoit point encore appaisée, lorsqu'il entendit frapper

doucement à la porte de sa cellule. Craignant qu'on ne l'eût entendu des dortoirs, il n'osa refuser d'ouvrir; il essaya de se remettre pendant quelques instans, tira le verrou; la porte s'ouvrit, et Matilde parut.

Matilde, en ce moment, étoit, de toutes les personnes qui habitoient le couvent, celle dont la présence devoit le plus l'importuner. Il n'étoit pas assez maître de lui pour pouvoir la traiter avec ménagement; il fit un pas en arrière en la voyant, et fronça le sourcil :

« Je suis en affaires, dit-il, laissez-moi ».

Matilde, sans l'écouter, referma la porte au verrou, et s'avança vers lui d'un air doux et suppliant :

« Pardon, Ambrosio, dit-elle. Pour votre propre intérêt, je ne dois pas vous obéir. Ne craignez point de plaintes de ma part. Je ne viens pas pour vous reprocher votre ingratitude; je vous pardonne de tout mon cœur, et n'étant plus votre amante, je demande la seconde place, c'est-à-dire, celle de votre confidente et de votre amie. Nous ne pouvons forcer nos inclinations. Le peu

de beauté que vous avez trouvé en moi, s'est évanoui pour vous avec l'attrait de la nouveauté. Si Matilde ne vous inspire plus de desir, c'est sa faute et non la vôtre. Mais pourquoi me fuir? pourquoi éviter si soigneusement ma présence? Vous avez des chagrins, et vous ne permettez pas que je les partage! Vous avez des regrets, et vous ne voulez point de mes consolations! Vous avez des desirs, et vous refusez mon secours! C'est de tout cela que je viens me plaindre à vous, et non de votre indifférence envers moi. J'ai renoncé aux droits d'une amante; mais rien ne me fera renoncer à ceux d'une amie ».

« Généreuse Matilde, dit-il en lui prenant la main, combien vous vous montrez supérieure à la foiblesse de votre sexe! Oui, j'accepte votre offre. J'ai besoin d'avis; vous serez la confidente de mes pensées, de mes desseins. Vous voulez, dites-vous, m'aider à les exécuter; hélas! Matilde, vous n'en avez pas le pouvoir ».

« J'ai ce pouvoir, et je l'ai seule au monde. Votre secret, Ambrosio, n'en est pas un pour moi. Mon œil attentif

a observé toutes vos démarches, toutes vos actions. Vous aimez ».

« Matilde » !

« Pourquoi le dissimuler ? Vous n'avez point à craindre de moi la puérile jalousie des autres femmes. Vous aimez, Ambrosio; Antonia Dalfa est l'objet de votre passion. Je connois toutes les particularités de votre nouvelle liaison. Toutes vos conversations avec elle m'ont été répétées. Je suis instruite de votre tentative sur la personne d'Antonia, de son peu de succès, du congé qui vous a été notifié par Elvire. Vous désespérez en ce moment de jamais posséder votre maîtresse; je viens ranimer vos espérances, et vous indiquer la route qui doit vous conduire au succès ».

« Au succès ? Ah ! Matilde, c'est la chose impossible ».

« Rien n'est imposible à qui sait oser. Si vous voulez suivre mes conseils, vous pouvez encore être heureux. Le moment est venu, Ambrosio, de vous faire dévoiler, pour votre consolation, pour votre bonheur, une partie de mon histoire qui vous est encore inconnue. Ecoutez-moi sans m'interrompre; et

si quelque chose dans mon récit vous paroît choquant, songez que mon unique but est de faciliter l'accomplissement de vos vœux et de rendre la paix à votre cœur. Je vous ai dit précédemment que mon tuteur étoit un homme extraordinairement savant; il prit la peine de m'initier, dès mon enfance, dans ses découvertes les plus mystérieuses. Parmi les sciences que sa curiosité le portoit à approfondir, il ne négligea point celle que quelques-uns regardent comme impie, d'autres comme chimérique; je veux parler de l'art qui nous met en relation avec les esprits de l'autre monde. Ses profondes recherches sur les effets et les causes, son application continuelle à l'étude de la nature, la connoissance parfaite qu'il avoit acquise des pierreries que la terre contient dans son sein, des simples qu'elle produit à sa surface, le conduisirent à la fin au but qu'il avoit si ardemment desiré d'atteindre. Sa curiosité, son ambition furent pleinement satisfaites; il donna des loix aux élémens; il fut en son pouvoir de subvertir l'ordre de la nature, son œil pénétra dans l'avenir, et les esprits infernaux

furent soumis à ses commandemens..... Mais je vous vois frémir; j'entends le langage de vos yeux. Vos soupçons sont justes, quoique vos terreurs soient dénuées de fondement. Mon tuteur m'a communiqué ses plus précieuses découvertes; cependant, si je n'avois jamais connu Ambrosio, jamais, non jamais, je n'aurois fait usage de mon pouvoir. Le seul mot de magie me fait frissonner comme vous. J'ai, comme vous, une idée terrible de l'évocation d'un démon. Un seul motif a pu me déterminer à mettre en pratique ces épouvantables leçons, le desir de conserver une vie dont vous m'avez appris à connoître le prix. Vous vous rappelez cette nuit que je passai dans les caveaux de Sainte-Claire; ce fut dans cette nuit, qu'entourée d'affreux débris, j'osai faire l'essai de ma puissance, et accomplir ces rites mystérieux qui appelèrent à mon secours un ange de ténèbres. Imaginez quelle dut être ma joie, lorsque je découvris que mes terreurs étoient imaginaires. Je vis le démon, obéissant à mes ordres, trembler lorsque je fronçois le sourcil; je vis qu'au lieu d'être réduite à vendre mon

ame à un maître, j'avois conquis, par la force de mon courage, un esclave ».

« Téméraire Matilde, qu'avez-vous fait? Vous avez encouru l'éternelle damnation; vous avez échangé, contre quelques instans de pouvoir, votre bonheur éternel. Si vous ne m'offrez, pour satisfaire mes desirs, que le secours de la magie, je rejette votre offre. Les conséquences en sont trop affreuses. J'adore Antonia; mais je ne suis point encore assez aveuglé par la passion, pour lui sacrifier mon bonheur tant dans ce monde que dans l'autre ».

« Ridicules préjugés! Rougissez, Ambrosio, d'être assujetti à leur empire. Que risquez-vous en acceptant mes offres? Est-ce d'après un motif qui me soit personnel que j'ose vous les faire? S'il y a quelque danger, ce sera pour moi; c'est moi qui invoquerai le ministère des esprits; moi seule sera le crime, dont vous recueillerez le fruit. Mais il n'y a pas même l'ombre du danger. L'ennemi du genre humain est mon esclave, vous dis-je, et non pas mon souverain. N'y a-t-il aucune différence entre donner des loix et les recevoir, entre servir et commander? Sortez,

Ambrosio, de votre triste rêverie; dégagez-vous de ces terreurs, qui conviennent mal à une ame comme la vôtre. Laissez-les aux hommes vulgaires, et osez être heureux. Accompagnez-moi ce soir aux caveaux de Sainte-Claire. Soyez-y témoin de mes enchantemens, et Antonia est à vous ».

« Je ne puis, je ne veux point l'obtenir par de tels moyens. Cessez de me solliciter; je n'ose employer le ministère de l'enfer ».

« Vous n'osez! Combien je me suis trompée sur votre compte! Cette ame que je croyois si ferme, si supérieure aux erreurs vulgaires, est donc, à l'essai, plus foible que celle d'une femme »!

« Quoi! vous voulez que je m'expose à un danger que je connois; que je renonce à mon salut éternel; que j'ose envisager un être dont la vue seule me rendroit aveugle? Non, je ne ferai point alliance avec l'ennemi de Dieu ».

« Croyez-vous donc être l'ami de Dieu? N'avez-vous pas rompu tous vos engagemens avec lui, déserté son service, cédé à l'impulsion de toutes vos passions? n'avez-vous pas projeté la destruction de l'innocence, la ruine

d'une jeune créature qu'il avoit formée sur le modèle des anges? De qui attendez-vous donc du secours, si ce n'est des démons, pour l'accomplissement d'un si louable dessein? Espérez-vous que les séraphins vous prêteront leur appui; qu'ils conduiront Antonia dans vos bras, et sanctionneront, en vous prêtant leur ministère, vos illicites plaisirs? Mais non. Je lis dans votre ame, Ambrosio. Ce n'est pas la vue du crime qui vous alarme, c'est celle du châtiment. Ce n'est pas le respect envers Dieu qui vous retient, c'est la crainte de sa vengeance. Vous l'offenseriez secrètement sans scrupule, et vous tremblez à l'idée de vous déclarer son ennemi. Opprobre sur l'être pusillanime qui n'a pas le courage d'être ami ferme ou ennemi déclaré ».

« Si c'est être pusillanime que de ressentir de l'horreur pour le crime, alors, Matilde, je me glorifie d'être pusillanime. Quoique les passions aient pu m'écarter du droit chemin, je n'en sens pas moins dans mon cœur l'amour inné de la vertu; mais il vous sied mal de me rappeler mon parjure, à vous qui fûtes ma première séductrice, à vous

qui avez éveillé mes vices assoupis, qui m'avez fait sentir le poids des chaînes de la religion, qui m'avez convaincu que le crime avoit ses plaisirs. Mes principes ont pu fléchir devant la force de mon tempérament ; mais je frémis encore, graces au ciel, à la seule idée de recourir à la sorcellerie. Je ne me rendrai point coupable d'un crime si monstrueux et si impardonnable ».

« Impardonnable, dites-vous ? Et tous les jours vous nous vantez la miséricorde infinie de l'Être suprême ! L'a-t-il donc tout récemment restreinte ? Ne reçoit-il plus le pécheur avec joie ? Vous lui faites injure, Ambrosio ; vous aurez toujours le temps de vous repentir, et il a trop de bonté pour ne vous point pardonner. Offrez-lui une occasion glorieuse d'exercer sa miséricorde. Plus votre crime sera grand, plus il sera digne de sa clémence. Ecartez donc ces scrupules enfantins, laissez-vous persuader pour votre bien, et suivez-moi aux caveaux ».

« Oh ! cessez, Matilde ; ce ton dérisoire, ce langage impie et hardi, sont révoltans dans toutes les bouches ; mais sur-tout dans celle d'une femme. Ter-

minons ici cette conversation, qui n'excite en moi d'autres sentimens que l'horreur et le dégoût. Je ne veux ni vous suivre ni accepter les services de vos agens infernaux. Je posséderai Antonia; mais je ne veux employer que des moyens humains ».

« Alors vous ne la posséderez jamais. Vous êtes banni de sa présence; sa mère a les yeux ouverts sur vos desseins; elle est en garde contre vous. Je dis plus: Antonia en aime un autre; un jeune homme d'un mérite distingué est maître de son cœur, et si vous n'y mettez obstacle, sous peu de jours elle sera son épouse. Cette nouvelle m'a été apportée par les invisibles serviteurs auxquels j'eus recours dès que je m'apperçus de votre indifférence. Au moyen de ce talisman, je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant ».

A ces mots, elle tira de dessous son habit un miroir d'acier poli, dont les bords étoient couverts de caractères étrangers et inconnus.

« Ce miroir, continua Matilde, m'a aidée à soutenir les chagrins, les regrets que me causoit votre indifférence. En y regardant, après avoir prononcé cer-

tains mots, on y voit la personne que l'on desire voir. Ainsi, quoique je fusse exilée de votre présence, vous n'en étiez pas moins, Ambrosio, présent à mes yeux ».

La curiosité du Moine fut ici vivement excitée.

« Ce que vous dites est incroyable, Matilde: ne vous jouez-vous pas de ma crédulité »?

« Faites-en l'essai vous-même ».

Il prit le miroir dans ses mains, et desira, comme on peut le croire, de voir paroître Antonia. Matilde prononça les mots magiques : aussi-tôt une fumée épaisse s'éleva des caractères tracés sur les bords et se répandit sur la surface. Elle se dispersa insensiblement; l'on apperçut alors un mélange confus de couleurs et d'images qui, se rapprochant peu à peu, présentèrent enfin aux yeux du Moine, Antonia en miniature.

Le lieu de la scène étoit un petit cabinet attenant à sa chambre; elle se déshabilloit pour se mettre au bain. Ses longues tresses de cheveux étoient déjà flottantes. Le Moine amoureux pouvoit observer sans obstacles les con-

tours voluptueux et l'admirable symmétrie de toute sa personne. Un voile léger restoit seul sur ses épaules, laissant sa gorge à demi-nue. Elle s'avança vers le bain, mit un pied dans l'eau, la trouvant froide, elle le retira. Quoiqu'elle ne pût soupçonner qu'elle étoit observée, sa modestie naturelle la portoit à tenir ses charmes voilés, et elle restoit incertaine, sur le bord de la baignoire, dans l'attitude de la Vénus de Médicis. En ce moment, un petit serin qu'elle avoit apprivoisé vola vers elle, s'enfonca la tête la première au milieu de son sein, la lutinant du bec et des ailes. Antonia, souriant, voulut en vain se débarrasser de l'oiseau; elle fut enfin obligée de déplacer ses mains pour le faire sortir, et le voile glissa jusqu'à ses pieds.

Ambrosio considéra quelques instans ce spectable; mais bientôt ses desirs se changèrent en frénésie, et n'y pouvant plus tenir, il laissa tomber le miroir:

« Je cède, s'écria-t-il. Matilde, je vous suis; faites de moi ce que vous voudrez ».

Matilde ne se fit pas répéter ce consentement. Il étoit déjà minuit; elle

courut à sa cellule, et revint bientôt avec sa corbeille et la clef de la porte du jardin, qui étoit demeurée en sa possesion. Elle ne donna point au Moine le temps de la réflexion.

« Allons, lui dit-elle en le prenant par la main, suivez-moi, et vous allez voir l'effet de votre résolution ».

En disant ces mots, elle l'attira après elle. Ils traversèrent, sans être vus, le lieu de sépulture, et arrivèrent au petit escalier du souterrain. La clarté de la lune les avoit conduits jusqu'en cet endroit; mais alors Matilde ayant négligé de se munir d'une lampe, il leur fallut descendre dans l'obscurité.

« Vous tremblez, dit Matilde à son compagnon, qu'elle conduisoit par la main; ne craignez rien. Le lieu où nous devons nous rendre n'est pas éloigné ».

Parvenus au bas de l'escalier, ils continuèrent à marcher en côtoyant les murs. Au détour d'un de ces chemins, ils apperçurent dans le lointain une foible lueur, vers laquelle ils se dirigèrent. C'étoit celle d'une petite lampe sépulcrale, que les Religieuses tenoient constamment allumée devant la statue

de Sainte-Claire. Cette lampe jetoit une clarté triste et sombre sur les colonnes massives qui soutenoient la voûte en cet endroit, mais trop foible pour dissiper l'épaisse obscurité des caveaux voisins.

Matilde prit la lampe. « Attendez-moi, dit-elle, pendant quelques instans; je reviendrai bientôt ».

A ces mots, elle s'enfonce précipitamment dans un des passages qui, partant de ce lieu et s'étendant dans diverses directions, formoient une sorte de labyrinthe; Ambrosio resta seul. Quand il se vit en ce lieu, environné de profondes ténèbres, ses craintes commencèrent à renaître. Il s'étoit laissé entraîner dans un moment de délire. Honteux de laisser voir ses terreurs à Matilde, depuis son entrée dans les caveaux, il avoit su les dissimuler; mais alors elles reprirent sur lui tout leur empire. Il frémit en songeant à la scène dont il alloit bientôt être témoin. Jusqu'à quel point ces terribles mystères ne pouvoient-ils pas faire impression sur son ame? Ne pouvoit-il pas se trouver entraîné à conclure quelque pacte, qui élèveroit une éternelle séparation

entre le ciel et lui? Implorer l'assistance de Dieu, c'est ce qu'il n'osoit faire; il sentoit trop combien il avoit peu de droits à cette protection. Retourner au couvent, c'est le parti qu'il auroit pris sans hésiter; mais il désespéroit de retrouver son chemin. Son sort étoit donc décidé. N'imaginant aucun moyen de s'y soustraire, il combattit sa crainte, et appela à son aide tous les raisonnemens qui pouvoient ranimer son courage. Il se dit qu'Antonia seroit la récompense de sa hardiesse; il parcourut en imagination ses charmes les plus secrets; il se dit encore, comme Matilde l'avoit observé, qu'il auroit le temps de faire pénitence; et comme c'étoit le secours de Matilde qu'il employoit, et non celui des démons, que le crime de sorcellerie ne lui seroit point imputé. Tout ce qu'il avoit lu sur ce sujet le portant à croire que Satan n'avoit de pouvoir sur un homme qu'autant qu'il existoit entre eux un acte formel, Ambrosio étoit bien résolu à ne jamais souscrire un pareil acte, quelques menaces qu'on pût employer, ou quelques avantages qu'il en pût retirer.

Telles étoient ses méditations, tandis qu'il attendoit le retour de Matilde. Elles furent interrompues par un murmure plaintif, qui paroissoit partir de quelque endroit peu éloigné. Il prêta l'oreille et n'entendit plus rien. Après quelques minutes, le même murmure recommença. Ce bruit ressembloit au gémissement foible et prolongé d'un être souffrant. Dans toute autre situation, cette particularité auroit excité son attention et piqué sa curiosité; il ne sentit en ce moment que de l'effroi. Son imagination étoit tellement remplie d'idées sombres et sinistres, qu'il ne douta point que cette voix ne fût celle de quelque ame en peine, qui rôdoit autour de lui; ou peut-être même étoit-ce celle de Matilde, qui, victime de sa présomption, expiroit entre les griffes des démons. Le bruit paroissoit s'approcher; cependant ce n'étoit que par intervalles. Quelquefois on l'entendoit plus clairement, à mesure sans doute que les souffrances de la personne qui poussoit ces gémissemens devenoient plus aiguës et plus insupportables. Ambrosio crut même distinguer de temps en temps des sons articulés.

Une fois entr'autres, il entendit fort clairement : « Oh Dieu ! grand Dieu ! point d'espoir ; point de secours » ! Ces mots furent suivis de gémissemens plus profonds, qui s'appaisèrent insensiblement, et bientôt il n'entendit plus rien.

« Que veut dire ceci » ? dit le Moine dans une extrême agitation.

En ce moment une idée, frappant son esprit avec la rapidité de l'éclair, glaça d'effroi tous ses sens.

« Seroit-il possible, s'écria-t-il en gémissant lui-même ? Oui, je n'en puis douter. Cette voix.... Oh ! quel monstre je suis » !

Il jura cette fois d'éclaircir ses doutes et de réparer sa faute, s'il n'étoit pas trop tard. Mais il fut bientôt distrait de ces sentimens généreux par le retour de Matilde, et n'eut plus alors à s'occuper que du danger et de l'embarras de sa propre situation. Il revit sur les murs la lueur de la lampe qui s'approchoit ; et, dans l'espace de quelques instans, Matilde fut près de lui. Elle avoit quitté son habit religieux. Son vêtement alors étoit une longue robe garnie de fourrures, sur laquelle étoient tracés, en broderie d'or, un grand

nombre de caractères étrangers, et que retenoit au-dessous de son sein une ceinture de pierres précieuses, dans laquelle étoit fixé un poignard. Son cou, sa gorge et ses bras étoient nus. Elle portoit en sa main une baguette d'or. Ses cheveux étoient épars et flottans sur ses épaules ; ses yeux brilloient d'un éclat effrayant : tout en elle inspiroit à-la-fois le respect, la crainte et l'admiration.

« Suivez-moi, dit-elle au Moine d'une voix grave et solennelle ; tout est prêt ».

Ambrosio la suivit en tremblant. Elle le conduisit à travers différens passages étroits, sur chaque côté desquels la lueur de la lampe lui découvroit à chaque instant des tombeaux, des ossemens et d'épouvantables images. Ils atteignirent à la fin une caverne spacieuse, dont l'œil cherchoit en vain à appercevoir le toit et les extrémités. Un vent tempêtueux bourdonnoit dans le haut des voûtes. D'épaisses et humides vapeurs portoient le froid jusqu'au cœur du Moine. Ce fut en ce lieu que s'arrêta Matilde. Se tournant alors vers lui, et s'appercevant de son effroi à

la pâleur de ses joues et de ses lèvres, elle lui reprocha, par un regard mêlé de mépris et de colère, sa pusillanimité; mais elle ne parla point. Après avoir placé la lampe à terre auprès de la corbeille, et fait signe à Ambrosio de garder le silence, elle commença les rites mystérieux. Elle traça un cercle autour d'elle, un autre autour de lui, et prenant dans sa corbeille une petite phiole, elle répandit quelques gouttes sur la terre. Ensuite elle se courba, prononça quelques paroles barbares, et aussi-tôt une flamme pâle et sulfureuse s'éleva de terre, s'accrut par degrés, et à la fin s'étendit sur toute la surface, excepté l'espace compris dans l'enceinte des cercles. La flamme monta le long des colonnes de pierres brutes jusqu'au toit de la caverne, qui parut alors un immense édifice rempli d'une clarté bleue et tremblante. Ce feu étoit sans chaleur; l'extrême fraîcheur du lieu ne faisoit, au contraire, que s'accroître à chaque moment. Matilde continua ses enchantemens. Elle tira, par intervalle, de la corbeille divers objets dont les vertus et le nom étoient, pour la plupart,

inconnus au Moine. Parmi ceux qu'il put distinguer, il remarqua particulièrement trois doigts humains et un *Agnus Dei*, qu'elle mit en pièces, et jeta devant elle dans les flammes, où ils furent à l'instant consumés.

Le Moine la regardoit d'un œil inquiet et attentif. Tout-à-coup elle poussa un cri perçant, et parut être saisie d'un accès de délire; elle s'arracha les cheveux, se battit le sein avec des gestes frénétiques, et tirant le poignard de sa ceinture, le plongea dans son bras gauche. Le sang coula en abondance. Se tenant sur le bord du cercle, elle avoit soin qu'il tombât à l'extérieur. Les flammes se retirèrent de l'endroit sur lequel le sang se répandoit. Un nuage épais s'éleva de la place ensanglantée, et monta par degrés jusqu'à la voûte de la caverne. Au même instant, on entendit un grand coup de tonnerre qui se répéta dans tous les passages souterrains, et la terre trembla sous les pieds de la magicienne.

C'est alors qu'Ambrosio se repentit de son imprudente témérité. L'imposante singularité du charme l'avoit

préparé à voir quelque chose d'étrange et d'horrible. Il attendoit avec crainte l'apparition de l'esprit infernal, dont la venue s'annonçoit par le tonnerre et les tremblemens de terre, et regardoit autour de lui, s'attendant à quelque affreuse vision dont l'aspect le rendroit fou. Une sueur froide se répandit sur tout son corps; il tomba sur ses genoux, ne pouvant plus se soutenir.

« Il vient », dit Matilde en le regardant d'un air joyeux.

Ambrosio tressaillit. Quelle fut sa surprise, lorsque, le tonnerre venant à cesser et le nuage à se dissiper, il entendit dans l'air une douce mélodie, et vit paroître une figure de la plus extraordinaire beauté. C'étoit celle d'un jeune homme, âgé tout au plus de dix-huit ans. Son visage et toutes ses formes étoient d'une régularité parfaite. Il étoit nu; une étoile brilloit sur son front; à ses épaules étoient attachées deux ailes cramoisies. Un bandeau de plusieurs couleurs de feu retenoit sa chevelure, dont les boucles ondoyantes jouoient autour de sa tête, et formoient une infinité de figures

toutes plus brillantes que les pierres précieuses. Des cercles de diamans entouroient ses bras et ses doigts; il tenoit dans sa main droite une branche d'argent imitant le myrte. Tout son corps étoit environné de rayons et de nuages couleur de rose, et au moment qu'il parut, un délicieux parfum se répandit par toute la caverne. Ambrosio, émerveillé, tenoit les yeux fixés sur lui dans une muette admiration; mais quelle que fût la beauté de sa figure, il remarqua cependant dans ses yeux une sorte d'inquiétude farouche, et dans tous ses traits une mélancolie mystérieuse, qui, annonçant en lui un ange déchu, inspiroient un secret effroi.

La musique cessa. Matilde, s'adressant à l'esprit, lui parla dans une langue inintelligible pour le Moine. L'esprit lui répondit dans le même idiôme. Elle avoit l'air d'insister sur quelques points que le démon ne vouloit pas lui accorder. Il lançoit fréquemment à Ambrosio des regards de colère qui le faisoient frémir. Matilde parut s'irriter par degrés contre lui; elle lui parloit à haute voix et d'un ton impérieux,

l'on devinoit à ses gestes qu'elle le menaçoit de sa vengeance. Ses menaces produisirent l'effet desiré; l'esprit tomba à genoux, et d'un air respectueux lui présenta la branche de myrte. Aussi-tôt qu'elle l'eut reçue, la musique se fit entendre de nouveau; un nuage épais s'étendit sur l'apparition; les flammes bleues disparurent, et l'obscurité régna de nouveau par toute la caverne. Ambrosio resta toujours à la même place. La surprise, l'inquiétude, la joie, tenoient toutes ses facultés enchaînées. Ses yeux à la fin percèrent l'obscurité; il apperçut Matilde à ses côtés, revêtue de ses habits religieux; et tenant le myrte dans sa main. Il ne restoit aucunes traces de l'enchantement; les voûtes n'étoient plus illuminées que par la foible clarté de la lampe sépulcrale.

« J'ai réussi, dit Matilde, quoique un peu plus difficilement que je ne m'y étois attendue. Lucifer, que j'ai évoqué, étoit d'abord peu disposé à m'obéir; il m'a fallu, pour l'y contraindre, faire usage de mes charmes les plus forts. Ils ont produit leur effet; mais je me suis formellement engagée

à ne plus invoquer son ministère en votre faveur. Voyez donc à profiter convenablement de ce que j'ai fait pour vous. Mon art magique ne peut plus vous être d'aucune utilité. Vous ne pouvez à l'avenir espérer de secours surnaturels, qu'autant que vous invoqueriez les démons vous-même, et accepteriez pour votre compte les conditions de leurs services. Mais c'est ce que vous ne ferez jamais. Vous n'avez point assez de force d'ame pour les contraindre à vous obéir; et à moins que vous ne consentiez à leur payer le prix fixé, ils ne vous serviront point volontairement. Pour cette fois seulement ils seconderont vos vues. Je vous donne le moyen de posséder votre maîtresse; ayez soin de ne pas échouer dans votre tentative. Recevez ce myrte enchanté. Quand vous le porterez en votre main, toutes les portes s'ouvriront devant vous; il vous procurera accès la nuit prochaine dans la chambre d'Antonia. Après avoir soufflé trois fois sur cette branche en prononçant son nom, vous la placerez sur son oreiller. Aussi-tôt un sommeil profond lui ôtera le pouvoir de vous résister.

Ce sommeil durera jusqu'au point du jour. Ainsi vous ne risquerez point d'être découvert, puisqu'à l'instant où l'enchantement aura cessé, Antonia s'appercevra sans doute que quelqu'un a triomphé d'elle, mais ne pourra jamais découvrir quel est le ravisseur. Soyez donc heureux, mon Ambrosio, et puisse le service que je vous rends vous convaincre du désintéressement et de la pureté de mon amitié. La nuit doit être avancée. Retirons-nous au couvent avant le jour, afin que notre absence ne puisse être remarquée ».

Le Moine reçut le talisman avec reconnoissance, mais sans parler. Ses idées étoient tellement troublées par les aventures de cette nuit, qu'il ne trouvoit point de mots pour remercier Matilde. Il est vrai qu'en ce moment il sentoit peu la valeur du présent. Matilde prit la lampe et sa corbeille, et conduisit son compagnon hors de la caverne mystérieuse. Elle remit la lampe à sa première place, et continua sa route dans l'obscurité jusqu'au pied de l'escalier de marbre, qu'elle monta plus aisément à la faveur des premières lueurs du crépuscule. Ils tra-

versèrent tous deux le lieu de sépulture, refermèrent la porte du jardin, gagnèrent le cloître occidental, et se retirèrent, chacun dans sa cellule, sans avoir été observés.

Ambrosio se sentit alors plus calme; il se réjouit de l'heureuse issue de son aventure, et réfléchissant sur les vertus du myrte d'argent, se crut déjà possesseur d'Antonia. Son imagination lui retraçant les charmes dévoilés à ses yeux par le miroir enchanté, il attendit impatiemment la nuit prochaine.

CHAPITRE VIII.

« La nuit est close. Le grillon fait entendre « son chant monotone, et l'homme répare « par le repos ses forces épuisées par le tra- « vail. Le nouveau Tarquin presse doucement « le faisceau de jonc sur lequel repose la « chasteté qu'il va insulter ».

CYMBELINE.

Le Marquis de Las Cisternas avoit fait en vain toutes les recherches possibles; Agnès étoit pour toujours perdue pour lui. Son désespoir fut si vio-

lent, qu'il fut atteint d'une longue et cruelle maladie. Son état l'empêcha de voir Elvire, comme il se l'étoit proposé; cette négligence, dont elle ignoroit la cause, l'affligeoit sensiblement. Lorenzo, occupé de la mort de sa sœur, n'avoit pu instruire son oncle de ses desseins sur Antonia; les ordres d'Elvire ne lui permettoient pas de se présenter devant elle sans le consentement du Duc; et celle-ci n'entendant plus parler de ses propositions, en concluoit qu'il avoit trouvé un meilleur mariage, ou qu'on lui avoit défendu de penser à sa fille. Chaque jour augmentoit ses inquiétudes sur Antonia. Tant qu'elle avoit conservé la protection du Prieur, elle avoit supporté avec courage le mauvais succès de ses espérances, relativement à Lorenzo et au Marquis; bientôt cette ressource lui avoit manqué. Elle s'étoit convaincue qu'Ambrosio avoit médité la perte de sa fille, et lorsqu'elle pensoit que sa mort devoit laisser Antonia sans ami, sans défense, au milieu d'un monde vil et pervers, son cœur se remplissoit de crainte et d'amertume. Dans ces occasions, assise pendant des

heures entières, les yeux attachés sur son aimable fille, elle paroissoit écouter son innocent babil; mais sa pensée n'étoit remplie que des chagrins dans lesquels un instant alloit peut-être la plonger; jetant alors brusquement ses bras autour d'elle, elle la serroit contre son sein, se penchoit sur elle et l'arrosoit de ses larmes.

Un événement se préparoit alors, qui, si elle l'eût connu, l'auroit soulagée de ses inquiétudes. Lorenzo n'attendoit qu'une occasion pour informer le Duc de ses projets de mariage ; mais une circonstance qui se présenta à cette époque, l'obligea de différer de quelques jours cette explication.

La maladie de Don Raymond sembloit devoir être longue. Lorenzo étoit constamment à côté de son lit, et le traitoit avec une amitié vraiment fraternelle; le mal, ainsi que sa cause, affligeoient également le frère d'Agnès. Théodore n'étoit guère moins affecté; cet aimable enfant ne quittoit pas un instant son maître, et mettoit tout en usage pour alléger ses peines. Le Marquis avoit conçu pour la malheureuse Agnès une passion si vive, que chacun

étoit convaincu qu'il ne pourroit lui survivre. La seule chose qui l'eût empêché jusqu'alors de succomber à sa douleur, étoit la persuasion qu'elle vivoit encore, et qu'elle avoit besoin de lui. Quoique persuadés du contraire, les gens qui l'entouroient l'entretenoient par pitié dans une opinion qui faisoit sa seule consolation; chaque jour on l'assuroit qu'on faisoit sur le sort d'Agnès de nouvelles recherches. On inventoit des histoires sur les diverses tentatives que l'on supposoit avoir faites pour pénétrer dans le couvent; on lui en rapportoit des circonstances qui, sans promettre d'une manière positive que l'on dût la retrouver, suffisoient du moins pour nourrir son espoir. Le Marquis tomboit toujours dans des accès terribles de colère, lorsqu'on l'informoit du mauvais succès de ces efforts supposés; mais loin de penser que d'autres dussent avoir le même sort, il s'obstinoit à croire que quelques-uns seroient moins malheureux.

Théodore étoit le seul qui songeât à réaliser les chimères de son maître. Il s'occupoit sans cesse à faire de nouveaux projets pour entrer dans le cou-

vent, ou pour obtenir des religieuses quelques nouvelles d'Agnès. Cet objet étoit le seul qui pût l'engager à s'éloigner de Don Raymond. Véritable Protée, chaque jour il changeoit de forme; mais toutes ces métamorphoses avoient peu de succès. Il revenoit régulièrement au palais de Las Cisternas sans apporter aucune nouvelle qui confirmât les espérances de son maître. Un jour, il s'avisa de se déguiser en mendiant, se mit un emplâtre sur l'œil gauche, prit avec lui sa guitare, et se plaça à la porte du couvent.

Si Agnès est réellement enfermée ici, se disoit-il à lui-même, et si elle entend ma voix, elle la reconnoîtra, et trouvera peut-être quelque moyen de m'apprendre qu'elle y est.

Dans cette idée, il se mêla à une troupe de mendians, qui tous les jours s'assembloient à la porte de Sainte-Claire pour y recevoir la soupe, que les religieuses avoient coutume de leur donner à midi. Chacun avoit son écuelle pour emporter sa pitance. Mais Théodore, n'ayant aucun ustensile de ce genre, demanda à manger sa part à la porte du couvent. On y consentit sans

difficulté. Sa voix douce et sa figure encore jolie, malgré son large emplâtre, lui gagnèrent le cœur de la bonne vieille portière, qui, aidée d'une tourière, distribuoit aux pauvres leurs portions. On dit à Théodore d'attendre que les autres s'en allassent, après quoi on lui promit de lui donner ce qu'il demandoit. Le jeune homme ne demandoit pas mieux, puisque ce n'étoit pas pour manger la soupe qu'il se présentoit au couvent. Il remercia la portière, et, s'éloignant un peu de la porte, il s'assit sur une grande pierre, où il s'amusa à accorder sa guitare, pendant qu'on servoit les mendians.

Aussi-tôt que la foule fut dissipée, on appela Théodore à la porte, et on l'invita à entrer. Il obéit avec grand plaisir, mais affectant un grand respect en passant le vénérable seuil, et paroissant être fort intimidé par la présence des Révérendes Dames. Son embarras simulé flatta la vanité des Religieuses, qui prirent à tâche de le rassurer. La portière le fit entrer dans son petit logement, pendant que la tourière alloit à la cuisine, d'où elle revint avec une double portion de soupe,

meilleure que celle qu'on avoit donnée aux mendians. La portière y ajouta quelques fruits et quelques confitures à elle. L'une et l'autre engagèrent le jeune homme à manger de bon cœur. Il répondit à toutes ces attentions par les témoignages d'une vive reconnoissance, et par mille bénédictions pour ses bienfaitrices. Pendant qu'il mangeoit, les Sœurs admiroient la délicatesse de ses traits, la beauté de ses cheveux, et la grace de son maintien. Elles se disoient tout bas l'une à l'autre, combien il étoit fâcheux qu'un si joli jeune homme fût exposé à toutes les séductions du monde, et pensoient qu'il seroit très-propre à devenir une colonne de la sainte église. Elles finirent par convenir que ce seroit faire une œuvre méritoire que d'engager leur Supérieure à prier Ambrosio de recevoir le jeune mendiant dans l'ordre des Dominicains.

Après cette décision, la portière, qui avoit grand crédit dans le couvent, courut en hâte à la cellule de l'Abbesse. Elle y fit du jeune homme un portrait si flatteur, que la vieille dame fut curieuse de le voir. La portière eut

ordre de le conduire au parloir. Cependant le mendiant supposé sondoit la tourière sur le destin d'Agnès, et sa déposition confirmoit les assertions de l'Abbesse. Agnès, suivant elle, étoit tombée malade en revenant de confesse. Depuis ce moment elle n'avoit plus quitté son lit, et la tourière elle-même avoit été à son enterrement; elle avoit vu même son corps mort, et avoit aidé de ses propres mains à la mettre dans la bière. Ce récit découragea Théodore, mais ayant poussé l'aventure aussi loin, il crut devoir continuer.

Bientôt la portière revint, et lui ordonna de la suivre. Elle le conduisit à un parloir, derrière la grille duquel l'Abbesse étoit déjà assise. Elle étoit entourée de quelques Religieuses, venues avec empressement à une scène qui leur promettoit quelque amusement. Théodore salua respectueusement, et sa présence eut le pouvoir d'adoucir un instant l'air sévère de l'Abbesse. Elle lui fit quelques questions sur ses parens, sur sa religion, sur les raisons qui l'avoient réduit à la mendicité. Ses réponses furent satisfaisantes; aucune

n'étoit vraie. On lui demanda ce qu'il pensoit de la vie monastique; il montra pour cet état le plus grand respect, la plus singulière vénération. Sur cela, l'Abbesse lui dit qu'il ne seroit peut-être pas impossible d'obtenir pour lui l'entrée d'un ordre religieux; qu'à sa recommandation on passeroit pas-dessus sa pauvreté, et qu'il pouvoit à l'avenir compter sur sa protection, s'il la méritoit par sa conduite. Théodore l'assura qu'il n'auroit pas de plus grande ambition que de se rendre digne de ses bontés. L'abbesse, après lui avoir ordonné de revenir le lendemain, sortit du parloir.

Les Religieuses, que le respect pour leur Supérieure avoit jusques-là tenues dans le silence, se précipitèrent alors à la grille, et accablèrent le jeune homme de questions. Déjà il les avoit toutes examinées avec attention. Mais, hélas! Agnès n'étoit point parmi elles. Les interrogations se succédoient si vîte, qu'il lui étoit presque impossible de répondre. L'une lui demandoit où il étoit né, son accent prouvant qu'il étoit étranger. Une autre vouloit savoir pourquoi il portoit sur l'œil gau-

che un emplâtre. La Sœur Hélène lui demanda s'il avoit une sœur, attendu qu'elle seroit bien aise d'avoir une compagne qui lui ressemblât. La Sœur Rachel étoit persuadée que le frère étoit plus aimable que ne le seroit la sœur. Théodore s'amusoit à débiter aux crédules Nonnes toutes les folies qui lui passoient par la tête. Il leur racontoit ses aventures, parloit des géans qu'il avoit vus, des pays merveilleux où il avoit été. Né dans une terre inconnue, il avoit été élevé à l'université des Hottentots, et avoit passé deux ans parmi les Américains de la Silésie.

« Quant à la perte de mon œil, dit-il, c'est une juste punition de mon irrévérence pour la Sainte Vierge, lorsque je fis mon second pélérinage à Lorette. J'étois près de l'autel, dans la chapelle miraculeuse. Les Religieux mettoient à la sainte image ses plus beaux habits. On avoit commandé aux pélerins de fermer les yeux pendant la cérémonie; mais, quoique naturellement pieux, je ne pus résister à ma curiosité. — Au moment où..... Mes Révérendes Mères, je vais vous glacer d'horreur, en vous racontant mon crime. Au moment où

les Moines changeoient la chemise de la Sainte Vierge, je hasardai d'ouvrir mon œil gauche, et de jeter sur la statue un regard furtif. — Ce fut le dernier de mon œil. La gloire qui entouroit la Sainte Vierge étoit si brillante, que je ne pus en supporter l'éclat. Je fermai vîte mon œil sacrilége, et je ne l'ai jamais pu rouvrir ».

Au récit de ce miracle, les Religieuses se signèrent, et promirent d'intercéder auprès de la Sainte Vierge, pour obtenir qu'elle lui rendît l'usage de son œil. Elles admiroient l'étendue des voyages du jeune homme, et la bizarrerie des aventures qu'il avoit eues dans un âge si tendre. Remarquant alors sa guitare, elles lui demandèrent s'il étoit habile musicien. Il répondit modestement que ce n'étoit pas à lui à décider de ses talens; mais il les pria de vouloir bien en juger, et on y consentit sans peine.

« Mais au moins, dit la vieille portière, n'allez pas nous chanter quelque chose de profane ».

« Vous pouvez compter sur ma discrétion, répondit Théodore. Vous allez apprendre, par l'histoire d'une demoi-

selle qui devint amoureuse d'un chevalier inconnu, combien il est dangereux pour de jeunes personnes de s'abandonner à leurs passions ».

« Mais l'histoire en est-elle vraie »? demanda la portière.

« A la lettre; elle est arrivée en Danemarck, et l'héroïne en étoit si belle, qu'on ne la connoissoit que sous le nom de l'aimable fille ».

Théodore accorda son instrument. Il avoit lu l'histoire de Richard, Roi d'Angleterre, découvert dans sa prison par un Menestrel, et il se flattoit d'avoir auprès d'Agnès le même succès. Il choisit une ballade qu'elle lui avoit apprise dans le château de Lindenberg, dans l'espoir qu'elle pourroit entendre sa voix et répondre à ses chants.

Après avoir accordé sa guitare, il fit un court exposé de son sujet, préluda quelques instans; puis donnant à sa voix toute l'étendue dont elle étoit susceptible pour tâcher de la faire parvenir jusqu'aux oreilles d'Agnès, il chanta la romance suivante :

LE ROI DE L'EAU (1).

Qui n'a pas su dans le pays,
La fin tragique d'Anaïs ?
Dans ses roseaux, le Roi de l'onde
Apperçut Anaïs, la blonde,
Qui côtoyoit ses bords fleuris,
Et voilà qu'il est d'elle épris.

Mais dans son cœur, au mal enclin,
L'amour n'est qu'un desir malin.
Par la puissance de sa mère,
Une vapeur vaine et légère
Se transforme en un coursier blanc
Qui le reçoit en bondissant.

Anaïs cueilloit des barbeaux ;
Il l'aborde, et lui dit ces mots :
« Jeune beauté, vous semblez lasse,
« Il va pleuvoir ; le ciel menace :
« Sur mon cheval daignez monter,
« Il sera fier de vous porter ».

Anaïs répond : « Je ne dois
« Refuser Seigneur si courtois :
« Je m'abandonne à votre zèle ».
Vite il descend, et sur la selle
Place Anaïs à son côté :
L'animal s'échappe, emporté.

---

(1) Cette complainte est une tradition fabuleuse qui a cours en Danemarck, comme ici notre *Mellusine*, notre *Loup-garou*, &c.

« Seigneur, dit-elle, il est bien vif »!
« Oui, répond l'autre, assez rétif ».
Un torrent s'offre à leur passage,
L'ardent coursier s'y jette et nage :
Anaïs pousse un cri perçant,
Et se résigne en frémissant.

Son compagnon rit de sa peur ;
Et pourtant le torrent trompeur
S'accroit, s'accroit ; plus on avance,
S'élargit, devient fleuve immense :
Anaïs, d'un œil effrayé,
Voit déjà l'eau mouiller son pié.

« Hélas ! dit-elle, où sommes-nous ?
« Seigneur, j'en ai jusqu'aux genoux.
—Comptez sur moi. « Vraiment j'y compte :
« Mais regardez comme elle monte !
« Juste ciel ! elle atteint mon bras.... ».
Le déloyal en rit tout bas.

« Dieux ! le cheval qui disparoît...
« Moi-même, hélas ! ah ! c'en est fait....
« A moi donc, par pitié, par grace » !
Le monstre alors s'en débarrasse,
La précipite dans les flots,
Puis content, rentre au sein des eaux.

Jeunes fillettes, son malheur
Doit vous garder de même erreur.
Anaïs périt par un traitre
Qu'elle écouta, sans le connoître.
Il est des séducteurs plus doux :
Mais, pourtant, prenez garde à vous.

Le jeune homme cessa de chanter. Les Religieuses charmées, louèrent la

douceur de sa voix et l'habileté de son jeu ; mais quelque flatteurs qu'eussent pu être leurs éloges dans une autre circonstance, Théodore les trouva insipides. Son artifice n'avoit pas réussi. En vain s'arrêtoit-il entre chaque stance, aucune voix ne répondit à la sienne ; et il renonça à l'espoir d'être aussi fortuné que Blondel.

La cloche du couvent avertit alors les Religieuses qu'il étoit temps de descendre au réfectoire. Obligées de quitter la grille, elles le remercièrent du plaisir que leur avoit donné sa chanson, et lui firent promettre de revenir le lendemain. Pour le mieux engager à tenir sa parole, les Sœurs lui dirent qu'il pourroit compter, pour sa subsistance, sur les bienfaits du couvent, et chacune d'elles lui fit un petit présent. L'une lui donna une boîte de bonbons, l'autre un *Agnus Dei ;* quelques-unes lui apportèrent des reliques, des images, de petits crucifix : d'autres lui donnèrent de petits ouvrages de Religieuses, comme des broderies, des rubans et des fleurs. On lui conseilla de vendre tout cela pour se procurer quelqu'argent, ajoutant qu'il en trouveroit

aisément la défaite, parce que les Espagnols faisoient grand cas des ouvrages de religieuses. Ayant reçu ces dons avec des témoignages de respect et de reconnoissance, il observa que n'ayant point de panier, il seroit embarrassé pour les emporter. Plusieurs des Sœurs alloient partir pour lui en chercher, lorsqu'elles furent retenues par le retour d'une femme âgée, que Théodore jusqu'alors n'avoit pas remarquées. Sa figure douce et son air respectable le prévinrent sur-le-champ en sa faveur.

« Ah! dit la portière, voilà la Mère Sainte-Ursule avec un panier ».

La Religieuse approcha de la grille, et présenta le panier à Théodore. Il étoit d'osier, bordé de satin bleu, et sur les quatre coins étoient peints des sujets tirés de la légende de Sainte Geneviève.

« Voilà mon présent, dit-elle en le lui offrant; jeune homme, ne le dédaignez pas. Quoi qu'il paroisse de peu de valeur, il a plusieurs vertus cachées ».

Elle accompagna ces mots d'un regard expressif, qui ne fut pas perdu pour Théodore. En recevant le pré-

sent, il s'approcha de la grille autant qu'il le put.

« Agnès », lui dit la Religieuse, si bas qu'il eut peine à l'entendre.

Il la comprit cependant, et conclut que quelque mystère étoit caché dans le panier. Son cœur palpita de joie et d'impatience. Dans ce moment l'Abbesse rentra. Elle avoit l'air mécontent, et paroissoit, s'il eût été possible, plus sévère qu'à son ordinaire.

« Mère Sainte-Ursule, j'ai à vous parler en particulier ».

La Religieuse changea de couleur et parut déconcertée.

« A moi! dit-elle d'une voix chancelante ».

L'Abbesse lui ordonna de la suivre, et se retira. La Mère Sainte-Ursule obéit. Bientôt après, la cloche du réfectoire sonna pour la deuxième fois. Les Religieuses quittèrent la grille, et Théodore se trouva en liberté d'emporter son butin. Enchanté d'avoir enfin obtenu quelque nouvelle à porter au Marquis, il vola plutôt qu'il ne courut à l'hôtel de Las Cisternas. En quelques minutes il fut au chevet du lit de son maître, avec son panier à la

main. Lorenzo étoit dans la chambre, occupé à consoler son ami d'un malheur qu'il ne sentoit lui-même que trop amèrement. Théodore exposa son aventure, et l'espoir que lui avoit donné le présent de la Mère Sainte-Ursule. Le Marquis se souleva sur son oreiller. Ce feu qui, depuis la mort d'Agnès, sembloit éteint, parut se ranimer, et l'espoir étincela dans ses yeux. Lorenzo ne paroissoit guère moins affecté. Il attendoit avec une impatience inexprimable la solution de ce mystère. Raymond prit le panier des mains de son page, en vida le contenu sur son lit, et examina le tout avec une attention minutieuse. Il s'attendoit à trouver une lettre au fond; mais il n'apperçut rien : on recommença à chercher, et toujours sans succès. Enfin Don Raymond remarqua qu'un coin de la bordure de satin bleu étoit un peu renflé; il l'arracha vivement, et trouva dessous un petit morceau de papier, qui n'étoit ni plié ni cacheté. Il étoit adressé au Marquis de Las Cisternas, et contenoit ce qui suit :

« Ayant reconnu votre page, je hasarde de vous envoyer ce billet. Pro-

» curez-vous un ordre pour me faire
» arrêter ainsi que l'Abbesse; mais qu'on
» ne l'exécute pas avant Vendredi à
» minuit. C'est ce jour-là que nous fê-
» tons Sainte Claire. Les Religieuses
» feront une procession aux flambeaux,
» et je serai parmi elles. Prenez soin
» qu'on ne connoisse pas votre projet.
» Si vous lâchiez un seul mot qui pût
» éveiller les soupçons de l'Abbesse,
» vous n'entendriez jamais parler de
» moi. Soyez prudent, si vous chéris-
» sez la mémoire d'Agnès et si vous
» desirez de punir ses assassins. Ce que
» j'ai à vous dire vous glacera d'hor-
» reur.

« SAINTE-URSULE ».

Le Marquis n'eut pas plutôt lu le billet, qu'il retomba sans connoissance sur son oreiller. L'espérance, qui jusqu'alors avoit soutenu sa vie, s'évanouissoit, et ces mots ne le convainquoient que trop positivement qu'Agnès n'étoit plus. Lorenzo fut moins frappé de cette circonstance, parce qu'il étoit depuis long-temps persuadé que sa sœur avoit péri par quelques moyens criminels. Lorsqu'il vit, par

la lettre de la Mère Sainte-Ursule, combien ses soupçons étoient fondés, leur confirmation n'excita en lui d'autre sentiment qu'un desir ardent de punir les assassins comme ils le méritoient. Il ne fut pas aisé de faire revenir le Marquis; aussi-tôt qu'il eut recouvré la parole, il se répandit en exécrations contre les meurtriers de sa bien-aimée, et jura d'en tirer une vengeance signalée. Il s'abandonna tellement à son impuissante fureur, que, son corps affoibli ne pouvant supporter la violence des sentimens qui l'agitoient, il retomba bientôt dans sa première insensibilité. Sa situation affectoit tendrement Lorenzo; il auroit voulu ne point sortir de l'appartement de son ami : mais d'autres soins réclamoient sa présence. Il falloit se procurer un ordre pour arrêter la Prieure de Sainte-Claire. Ayant donc laissé Raymond entre les mains des meilleurs médecins de Madrid, il quitta l'hôtel de Las Cisternas, et courut au palais du Cardinal-Duc.

Son mécontentement fut excessif, lorsqu'il trouva que des affaires d'état avoient obligé le Cardinal de partir pour une province éloignée. Il n'y avoit

que cinq jours jusqu'au Vendredi. Cependant il se flatta de pouvoir, en marchant nuit et jour, être de retour pour le pélerinage de Sainte-Claire; il partit donc à l'instant, trouva le Cardinal-Duc, et lui peignit des plus vives couleurs le crime présumé de l'Abbesse, ainsi que les effets qu'il avoit produits sur la santé du Marquis. Il ne pouvoit employer d'argument plus péremptoire. De tous les neveux du Cardinal, le Marquis étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, et la Prieure ne pouvoit à ses yeux commettre un plus grand crime que de mettre en danger la vie de ce neveu bien-aimé. En conséquence, il accorda l'ordre sans difficulté. Il donna aussi à Lorenzo une lettre pour le principal officier de l'inquisition, qu'il prioit de veiller à l'exécution de cet ordre. Muni de ces pièces, Médina se rendit en hâte à Madrid, où il arriva le Vendredi, peu d'heures avant la nuit. Il trouva le Marquis un peu mieux, mais si foible, si épuisé, qu'il ne pouvoit qu'avec la plus grande peine se mouvoir et parler. Ayant passé une heure à côté de son lit, Lorenzo le quitta pour aller ins-

truire son oncle de son projet, et pour donner à Don Ramirez de Mello la lettre du Cardinal. Le premier fut saisi d'horreur en apprenant le sort de sa malheureuse nièce. Il encouragea Lorenzo à punir ses assassins, et lui promit de l'accompagner le soir au couvent de Sainte-Claire. Don Ramirez lui promit de le seconder de tout son pouvoir, et choisit une troupe d'archers de confiance pour prévenir toute opposition de la part du peuple.

TANDIS que Lorenzo s'occupoit à démasquer les hypocrisies religieuses, il ne savoit pas quels chagrins un autre hypocrite lui préparoit. Aidé des agens infernaux de Matilde, Ambrosio avoit résolu la perte de l'innocente Antonia. Son heure fatale approchoit. Elle avoit souhaité le bon soir à sa mère. En l'embrassant elle se sentit saisie d'une espèce de découragement involontaire. Après l'avoir quittée, elle vint sur-le-champ la retrouver, se jeta dans ses bras, et baigna ses joues de ses pleurs. Elle ne pouvoit se résoudre à la quitter. Un secret pressentiment lui faisoit

craindre de ne la jamais revoir. Elvire remarqua ces vaines terreurs, et tâcha de tourner en ridicule ses préjugés de l'enfance. Elle la reprit doucement de ce qu'elle s'abandonnoit à cette tristesse sans objet, et lui fit observer combien il étoit dangereux de se livrer à de pareilles idées.

A toutes ses remontrances, elle ne recevoit d'autre réponse que :

« Maman ! ma chère maman ! Ah ! Dieu veuille qu'il n'en soit rien ».

Elvire, dont les inquétudes au sujet de sa fille retardoient beaucoup la guérison, ressentoit encore les suites de la cruelle maladie qu'elle venoit d'avoir. Se trouvant ce soir plus indisposée, elle se coucha plutôt qu'à l'ordinaire. Antonia sortit à regret de la chambre de sa mère; jusqu'à ce que la porte fût fermée, elle fixa sur elle des yeux pleins d'une expression mélancolique. Elle se retira dans sa chambre. Son cœur étoit rempli d'amertume; il lui sembloit que tout espoir étoit éteint pour elle, et que le monde ne contenoit plus rien qui pût lui faire chérir son existence. Elle tomba sur un siége, la tête appuyée sur son bras, regardant, sans le voir, le par-

quet, tandis que les plus tristes idées assiégeoient son imagination. Antonia étoit encore dans cet état d'insensibilité, lorsqu'elle en fut tirée par quelques sons d'une musique douce qui se faisoient entendre sous sa fenêtre. Elle se leva et s'approcha de la croisée pour la mieux entendre ; ayant couvert son visage de son voile, elle se permit de regarder dans la rue. A la lumière de la lune, elle apperçut plusieurs hommes jouant du luth et de la guitare. Un peu plus loin étoit un autre, enveloppé dans son manteau, dont la taille et la tournure ressembloient à celles de Lorenzo ; elle ne se trompoit pas dans cette conjecture, c'étoit Lorenzo lui-même qui, lié par la promesse qu'il avoit faite de ne se point présenter devant Antonia sans le consentement de son oncle, tâchoit de temps en temps d'apprendre à sa maîtresse, par quelques sérénades, que son attachement duroit toujours. Son stratagême n'opéra pas l'effet qu'il en attendoit. Antonia étoit loin de supposer qu'elle fût l'objet de cette musique nocturne. Trop modeste pour se croire digne de ces attentions recherchées, elle conjecturoit qu'elles s'adres-

soient à quelque belle dame du voisinage, et s'affligeoit de l'idée qu'elles vinssent de Lorenzo.

L'air que l'on jouoit étoit doux et triste; il s'accordoit avec la situation d'esprit d'Antonia, et elle l'écouta avec plaisir. Après quelques momens de symphonie, plusieurs voix se firent entendre, et Antonia distingua les paroles suivantes :

LA SÉRÉNADE.

Je t'invoque, ô ma lyre,
Rends des accords heureux :
Peins le tendre délire
De mon cœur amoureux.

Sur tous les cœurs, régner par l'espérance,
De ses regards faire aimer le poison,
Troubler l'indifférence,
Egarer la raison,
Promettre le bonheur à l'amant qui soupire,
Asservir le plus sage au joug qu'il a bravé.
De la beauté, tel est l'empire :
Hélas ! je l'ai trop éprouvé.
Je t'invoque, &c.

Brûler long-temps pour d'insensibles charmes,
Dans les tourmens passer de tristes nuits,
Languir, baigné de larmes
Et consumé d'ennuis,

Sentir son esclavage en adorant ses chaînes,
A des maux sans relâche être enfin réservé,
Cruel amour, voilà tes peines !
Et mon cœur l'a trop éprouvé.
Je t'invoque, &c.

Voir une belle à nos vœux favorable,
Lire en ses yeux qu'enfin son cœur se rend,
Presser sa bouche aimable
D'un baiser dévorant,
Recueillir dans ses bras les douces récompenses
D'un feux respectueux qu'on a su captiver,
Amour, voilà tes jouissances !
Mon cœur doit-il les éprouver ?
Je t'invoque, &c.

Le chant ayant cessé, les musiciens se dispersèrent, et le calme recommença à régner dans la rue. Antonia ne quitta qu'à regret la croisée. Elle se recommanda, comme à l'ordinaire, à la protection de sainte Rosalie, fit ses prières accoutumées, et s'alla coucher. Le sommeil ne se fit pas long-temps attendre; bientôt sa présence la soulagea de ses terreurs et de ses inquiétudes.

Il étoit près de deux heures, avant que le luxurieux Dominicain se fût mis en marche vers la demeure d'Antonia. On a déjà dit que le couvent étoit peu

éloigné de la rue Saint-Iago. Il gagna la maison sans être apperçu. Là, il s'arrêta, et pendant quelques instans, il hésita, il réfléchit sur l'énormité du crime qu'il alloit commettre, sur le danger qu'il couroit s'il étoit découvert, et sur la probabilité qu'Elvire, après ce qui s'étoit passé, le soupçonneroit d'avoir déshonoré sa fille. D'un autre côté, le vice lui suggéroit qu'elle ne pourroit faire que le soupçonner; qu'on ne pourroit produire aucune preuve de son crime; qu'il paroîtroit impossible que l'attentat eût été commis sans qu'Antonia sût quand, où, et par qui. Sa réputation enfin lui paroissoit trop bien établie, pour être ébranlée par les accusations isolées de deux femmes inconnues. A cet égard, il étoit dans l'erreur. Il ne savoit pas combien est incertaine la faveur populaire, et qu'un instant suffit pour faire détester du public celui qui la veille étoit son idole. Le résultat de la délibération du Moine fut de persister dans son projet. Il monta les marches qui conduisoient à la maison. Aussi-tôt qu'avec son myrte d'argent il eut touché la porte, elle s'ouvrit d'elle-même pour le laisser passer. Il entra,

et d'elle-même la porte se referma derrière lui.

Aidé du clair de lune, il monte avec précaution les marches de l'escalier; à tout moment il s'arrête, il regarde autour de lui avec crainte et inquiétude. Dans chaque ombre il croit voir un espion. Il prend pour le son d'une voix le moindre murmure de l'air. La conscience de l'action infâme dont il est occupé glace son cœur, et le rend plus timide que celui d'une femme. Cependant il avance, il parvient à la porte de la chambre d'Antonia. Là, il s'arrête encore. Il écoute; aucun bruit ne se fait entendre. Ce silence absolu lui persuade que sa victime est endormie, et il se hasarde à lever le loquet. La porte étoit verrouillée au-dedans, elle résiste à ses efforts; mais il ne l'a pas plutôt touchée avec le talisman, que le verrou se retire. Il entre enfin, et se trouve dans la chambre où l'innocente créature dormoit paisiblement, ne se doutant guère du danger qui étoit si près d'elle. La porte se referme sans bruit, et le verrou va de lui-même se replacer dans sa gache.

Ambrosio s'avance à pas lents. Il

prend soin que le parquet ne murmure point sous ses pieds; il retient son haleine jusqu'à ce qu'il soit auprès du lit. Il s'empresse de remplir les rites mystérieux que Matilde lui a prescrits. Ayant soufflé trois fois sur le myrte d'argent, et prononcé en même temps le nom d'Antonia, il le pose sur son oreiller. Les effets qu'il en avoit obtenus ne lui permettoient pas de douter qu'il ne réussît à prolonger le sommeil de sa victime. Aussi-tôt que l'enchantement fut fini, il la regarda comme étant absolument en son pouvoir. Le desir impur étincela dans ses yeux; il osa alors la fixer sur la belle endormie. Une lampe, qui brûloit devant l'image de sainte Rosalie, jetoit dans la chambre une foible lumière, et lui permettoit d'examiner tous les charmes exposés à sa vue. Antonia, fatiguée par la chaleur, avoit jeté sa couverture; la main insolente du Religieux écarte le drap qui la couvroit encore. Un de ses bras soutenoit sa tête; l'autre penchoit avec grace sur le côté du lit. Quelques tresses de ses cheveux, échappées de la mousseline destinée à les contenir, tomboient jusques sur son sein, qui se soulevoit

doucement dans les mouvemens d'une respiration tranquille. L'air brûlant de la saison avoit animé ses joues de couleurs plus vives qu'à l'ordinaire. Un léger sourire erroit sur ses lèvres vermeilles, qui de temps en temps s'entr'ouvroient pour laisser passer un soupir, ou prononcer quelques mots inarticulés. Un air de candeur et d'innocence régnoit sur toute sa personne, et sa nudité même avoit une sorte de pudeur, qui étoit un aiguillon de plus pour les desirs du Moine.

Il resta quelque temps à dévorer des yeux ses charmes, qui devoient bientôt être la proie de sa passion effrénée. La bouche demi-close d'Antonia sembloit appeler le baiser. Il se pencha sur elle; il posa ses lèvres sur les siennes, et respira avec délices le parfum de son haleine. Ce prélude du plaisir ne fit qu'exciter son ardeur pour de plus vives jouissances. Ses desirs exaltés devinrent pareils à ceux de la brute en fureur. Résolu à ne pas différer d'un instant de les satisfaire, il se hâta de se débarrasser des vêtemens qui l'importunent....

« Grand Dieu! s'écrie une voix der-

rière lui ; ne me trompé-je pas ? est-ce une illusion » ?

La terreur, l'étonnement et la confusion, frappèrent à-la-fois Ambrosio lorsqu'il entendit ces paroles. Il se retourne vers la voix qui les prononçoit ; il apperçoit Elvire, qui, debout à la porte de la chambre, le regardoit avec horreur et indignation.

Un songe affreux lui avoit représenté Antonia auprès d'un précipice. Elle la voyoit sur le bord, tremblante, prête à tomber ; elle l'entendoit lui crier : « Sauvez-moi, maman, sauvez-moi ; encore un instant, et il sera trop tard ». Elvire épouvantée s'étoit éveillée. L'illusion avoit fait sur elle une impression trop forte pour lui permettre de reposer, jusqu'à ce qu'elle se fût assurée de la tranquillité d'Antonia. Sortant à la hâte de son lit, elle avoit jeté sur elle une robe ; et passant dans le cabinet où couchoit la femme-de-chambre, elle avoit gagné la chambre d'Antonia, précisément assez à temps pour l'arracher des bras de son ravisseur.

La honte d'un côté, et de l'autre la suprise, sembloient avoir changé en statues et le Moine et Elvire ; ils se re-

gardoient en silence. La dame le rompit la première.

« Ce n'est point un songe, dit-elle enfin, c'est véritablement Ambrosio que je vois ; c'est l'homme que tout Madrid regarde comme un saint, que je trouve à cette heure indue près de la couche de ma malheureuse fille. Monstre d'hypocrisie ! je soupçonnois déjà vos desseins ; mais par égard pour la foiblesse humaine, j'avois la bonté de ne vous pas accuser ; le silence aujourd'hui sera un crime. Toute la ville sera instruite de votre incontinence. Je vous démasquerai, misérable, et je ferai connoître à l'église le serpent qu'elle nourrit dans son sein ».

Pâle et confus, le coupable restoit interdit et tremblant devant elle. Il auroit bien voulu trouver quelque justification, mais sa conduite n'en admettoit aucune ; il ne pouvoit prononcer que des phrases sans suites et des excuses vagues, qui se détruisoient l'une par l'autre. Elvire étoit trop irritée pour accorder le pardon qu'il demandoit ; elle déclara qu'elle alloit éveiller le voisinage, et faire de lui un exemple pour les hypocrites présens et à venir. Cou-

rant alors vers le lit, elle appela Antonia pour l'éveiller, et trouvant que sa voix n'en venoit pas à bout, elle la prit par le bras et la souleva de dessus son oreiller. Mais le charme opéroit encore. Antonia ne parut rien sentir, et lorsque sa mère eut cessé de la soutenir, elle retomba sur son lit.

« Ce sommeil n'est pas naturel, dit Elvire étonnée, dont l'indignation croissoit à chaque instant. Il y a là-dessous quelque mystère. Mais tremblez, hypocrite. Bientôt votre scélératesse sera dévoilée. — Au secours, au secours, s'écria-t-elle, venez ici, Flore! Flore »!

« Madame, écoutez-moi un instant, lui dit le Moine, rappelé à lui-même par l'urgence du danger. Je vous jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que l'honneur de votre fille est encore intact. Pardonnez-moi ma faute, épargnez-moi la honte de la publicité, et permettez-moi de regagner le couvent. Par pitié, accordez-moi cette grace, et je vous promets que, non-seulement Antonia sera pour toujours à l'abri de toute poursuite de ma part, mais que ma vie entière vous prouvera.....».

Elvire l'interrompit brusquement :

« Antonia à l'abri de vos poursuites ! Ah ! je saurai bien l'en garantir. Vous ne trahirez plus la confiance des mères. Votre iniquité sera dévoilée ; tout Madrid frémira de votre perfidie, de votre hypocrisie et de votre incontinence. Quelqu'un, holà ! quelqu'un ! Flore ! Flore ! holà » !

Pendant qu'elle parloit, Ambrosio tout d'un coup se souvint d'Agnès. C'étoit ainsi qu'elle avoit imploré sa pitié ; c'étoit ainsi qu'il avoit rejeté ses prières ; c'étoit son tour alors de souffrir, et il étoit forcé de reconnoître que sa punition étoit juste. Cependant Elvire continuoit d'appeler Flore à son secours ; mais sa voix étoit tellement étouffée par la colère, que cette fille, ensevelie dans un profond sommeil, n'entendit point ses cris. Elvire n'osoit pas rentrer dans le cabinet où Flore étoit couchée, dans la crainte que le Moine ne prît ce moment pour échapper. Il en avoit en effet le projet. Il se flattoit que, s'il pouvoit regagner son couvent sans être vu de personne autre qu'Elvire, le témoignage de celle-ci ne suffiroit pas seul pour détruire une réputation aussi bien établie que l'étoit la sienne dans

Madrid. Dans cette idée, il rassembla à la hâte les vêtemens dont il s'étoit déjà dépouillé, et marcha vers la porte. Elvire s'apperçut de son dessein, elle le suivit, et avant qu'il pût tirer le verrou, elle le saisit par le bras et l'arrêta.

« Ne croyez pas fuir, lui dit-elle, vous ne quitterez pas cette chambre sans qu'il y ait des témoins de votre crime ».

Ambrosio essaya en vain de se dégager. Elvire ne lâchoit point sa prise, elle redoubloit ses cris pour obtenir du secours Le danger du Moine étoit pressant; il croyoit à tout moment voir le voisinage accourir à la voix d'Elvire, et, devenu furieux par l'approche du péril, il prit une résolution funeste et terrible. Se retournant tout-à-coup, d'une main il saisit Elvire à la gorge, de manière à l'empêcher de crier; et de l'autre, la renversant par terre, il l'entraîna vers le lit. Surprise par cette brusque attaque, elle put à peine faire quelques efforts pour se débarrasser, tandis que le Moine, arrachant l'oreiller de dessous la tête d'Antonia, en couvroit le visage d'Elvire, et de son genou lui pressant fortement la poitrine,

tâchoit de l'étouffer. Il ne réussit que trop bien. Elvire, naturellement vigoureuse, et puissamment excitée par la douleur, lutta long-temps pour se dégager, mais ses efforts furent inutiles. Le Moine resta ferme, le genou toujours appuyé sur son sein, il vit sans pitié les mouvemens convulsifs de ses membres tremblans, et soutint sans frémir le spectacle de ce corps palpitant, prêt à se séparer de l'ame qui l'habitoit. Cette terrible agonie se termina : Elvire cessa de disputer sa vie. Le Moine ôta l'oreiller, et la considéra. Son visage étoit couvert d'une noirceur effrayante. Ses membres n'avoient plus aucun mouvement. Le sang étoit glacé dans ses veines. Son cœur avoit cessé de battre, et ses mains étoient froides et roidies. Cette figure, jadis si noble, si majestueuse, n'étoit plus qu'un cadavre insensible, froid et dégoûtant.

Cette action horrible ne fut pas plutôt consommée, qu'Ambrosio apperçut toute l'énormité de son crime. Une sueur froide se répandit sur son corps ; ses yeux se fermèrent ; il s'appuya en chancelant sur une chaise, et s'y laissa tomber presque aussi immobile que la

malheureuse qui étoit étendue à ses pieds. La nécessité de fuir, et la crainte d'être trouvé dans l'appartement d'Antonia, l'arrachèrent de cet état. Il ne fut point tenté de profiter de son crime. Antonia lui parut alors un objet révoltant. Le froid de la mort avoit remplacé cette chaleur, dont naguère il étoit dévoré. Il ne se présentoit à son esprit que des idées sinistres de crime, de mort, de honte pour le présent, et de punition pour l'avenir. Partagé entre la crainte et le remords, il se prépare à fuir. Cependant ces terreurs ne dominoient pas tellement sa pensée qu'elles l'empêchassent de prendre les précautions nécessaires à sa sûreté. Il replaça l'oreiller sur le lit, prit ses habits, et le fatal talisman à la main, dirigea vers la porte ses pas mal assurés. Troublé par la crainte, il croyoit voir mille fantômes s'opposer à sa fuite. De quelque côté qu'il se tournât, le cadavre défiguré sembloit se trouver sur son passage, et il fut long-temps avant d'arriver à la porte. Le myrte enchanté produisit son effet ordinaire. La porte s'ouvrit. Il se hâta de descendre l'escalier, sans rencontrer personne; il se

rendit au couvent, et s'étant enfermé dans sa cellule, il abandonna son ame aux tourmens d'un inutile remords et à la crainte d'une publicité prochaine.

CHAPITRE IX.

« Dites-moi, morts, aucun de vous par pi-
« tié ne voudra-t-il pas nous apprendre le se-
« cret qui vous est révélé? Oh! s'il plaisoit à
« quelque officieux revenant de nous dire ce
« que vous êtes, ce que nous serons bientôt!
« J'ai ouï dire que quelquefois des ames obli-
« geantes étoient venues annoncer aux vivans
« leur mort prochaine; je leur saurois gré de
« frapper à ma porte et de me donner l'a-
« larme ».

BLAIR.

AMBROSIO frémissoit sur lui-même, lorsqu'il considéroit les rapides progrès qu'il faisoit dans l'iniquité. L'énorme crime qu'il venoit de commettre le remplissoit d'une véritable horreur. Elvire assassinée étoit sans cesse devant ses yeux; déjà son action étoit punie par les tourmens de sa conscience. Cependant cette impression s'affoiblit avec le temps. Un jour se passa, un autre le

suivit; aucun soupçon ne paroissoit tomber sur lui. L'impunité lui fit paroître son crime moins odieux. Il commença à reprendre courage, et à mesure que ses craintes d'être découvert diminuèrent, il devint moins sensible à l'aiguillon du remords. Matilde travailloit elle-même à calmer ses alarmes. A la première nouvelle de la mort d'Elvire, elle avoit paru fort affectée, et s'étoit jointe au Religieux pour déplorer la malheureuse catastrophe de son aventure. Mais lorsqu'elle le vit moins agité, et qu'elle le crut mieux disposé à écouter ses argumens, elle commença à lui parler de sa faute en termes plus doux, et tâcha de le convaincre qu'il n'étoit pas si coupable que lui-même paroissoit le croire. Elle lui représenta qu'il n'avoit fait qu'user des droits que la nature donne à chacun de veiller à sa sûreté personnelle; qu'il falloit qu'Elvire ou lui périssent, et que, par l'inflexibilité qu'elle lui avoit témoignée, elle avoit mérité son sort. Elle remarqua ensuite que, comme Ambrosio s'étoit auparavant rendu suspect à Elvire, il étoit heureux pour lui que la mort l'eût mise hors d'état de parler, puis-

que, sans cette dernière aventure, les soupçons qu'elle avoit conçus auroient pu, en devenant publics, avoir des suites désagréables; il s'étoit ainsi débarrassé d'une ennemie qui le connoissoit assez pour être dangereuse, et qui étoit le plus grand obstacle qui s'opposât à ses desseins sur Antonia. Elle l'engagea d'ailleurs à ne point abandonner ces desseins. Elle l'assura que, n'étant plus protégée par l'œil vigilant de sa mère, la fille deviendroit aisément sa conquête; à force de le louer, de rappeler les charmes d'Antonia, elle tâcha de rallumer les desirs du Religieux: elle y réussit encore.

Comme si les crimes dans lesquels sa passion l'avoit entraîné n'avoient fait qu'ajouter à sa violence, il eut plus envie que jamais de posséder Antonia. Il se flattoit que le même bonheur qui avoit couvert un premier crime, en accompagneroit un second. Sourd aux murmures de sa conscience, il résolut à tout prix de satisfaire ses desirs; il n'attendoit qu'une occasion pour renouveler sa première entreprise; mais il étoit impossible de se la procurer par les mêmes moyens. Dans les pre-

miers transports de son désespoir, il avoit brisé le myrte enchanté. Matilde lui dit positivement qu'il ne devoit pas espérer d'autre secours des esprits infernaux, à moins qu'il ne se soumit aux conditions proposées. Ambrosio étoit déterminé à ne le pas faire. Il se persuadoit que, quelque grands que fussent ses crimes, tant qu'il conserveroit ses droits à la rédemption, il ne devoit pas désespérer d'obtenir son pardon. Il se refusa donc à faire aucun pacte avec le Diable. Matilde le trouvant ferme sur ce point, ne voulut pas le presser davantage. Elle occupa son imagination à trouver quelque moyen de mettre Antonia au pouvoir du Prieur, et il ne tarda pas à s'en présenter un.

La malheureuse enfant, tandis qu'on méditoit ainsi sa ruine, avoit cruellement souffert de la perte de sa mère. Son premier soin, en s'éveillant, étoit tous les matins de se rendre à l'appartement d'Elvire. Le jour qui suivit la fatale visite d'Ambrosio, elle s'éveilla plus tard qu'à l'ordinaire. L'horloge du couvent l'en avertit. Elle sortit promptement de son lit, jeta sur elle, à la

hâte, quelques vêtemens; elle se dépêchoit de passer chez sa mère pour savoir comment elle avoit passé la nuit, lorsque son pied heurta quelque chose qui se trouvoit sur son passage. Elle y jette les yeux. De quelle horreur ne fut-elle pas frappée, lorsqu'elle reconnut le corps d'Elvire? Elle poussa un grand cri, et se laissa tomber par terre. Prenant entre ses bras cette figure inanimée, elle la presse contre son sein; elle sent le froid de la mort, et dans un mouvement de dégoût involontaire, elle la laisse retomber. Son cri avoit effrayé Flore, qui se hâte de venir à son secours. Le spectacle qu'elle apperçoit la frappe d'une égale horreur; mais sa douleur s'exhale d'une manière plus bruyante que celle d'Antonia. Elle fait retentir de ses cris toute la maison, tandis que sa maîtresse, presque suffoquée, ne peut témoigner son affliction que par des gémissemens et des sanglots. La voix de Flore parvint bientôt aux oreilles de l'hôtesse, dont la surprise et l'effroi n'eurent point de bornes. On envoya sur-le-champ chercher un médecin. Celui-ci, au premier aspect du cadavre, déclara qu'aucun art hu-

main ne pouvoit rappeler Elvire à la vie; mais il donna ses secours à Antonia, qui en avoit le plus grand besoin. On la mit au lit, pendant que l'hôtesse s'occupoit de faire enterrer Elvire. Madame Jacinthe étoit une bonne et généreuse personne, simple, charitable et dévote, mais son esprit étoit borné. Timide et superstitieuse, elle frémissoit de l'idée de passer la nuit dans la même maison qu'un mort. Elle étoit persuadée que l'ame d'Elvire lui apparoitroit et convaincue qu'il n'en falloit pas davantage pour la faire mourir de frayeur. Dans cette idée, elle résolut d'aller coucher chez quelque voisine, et voulut absolument que l'enterrement se fît le lendemain. Le cimetière de Sainte-Claire étant le plus voisin, on décida qu'Elvire y seroit enterrée. Madame Jacinthe promit de payer tous les frais de la cérémonie. Elle ignoroit quels étoient les moyens d'Antonia; mais d'après l'économie qui régnoit dans le ménage des deux dames, elle avoit lieu de les croire assez bornées; en conséquence, elle avoit peu d'espoir d'être remboursée de ses avances; mais ce motif ne l'empêcha pas de prendre soin

que tout se passât décemment, et d'avoir pour la malheureuse Antonia tous les égards possibles.

On ne meurt guère de chagrin; Antonia en fut la preuve. Jeune et d'un bon tempérament, elle surmonta la maladie que lui avoit causé la mort de sa mère; mais il ne fut pas aussi facile de guérir son ame que son corps. Ses yeux étoient toujours remplis de larmes. La plus légère contradiction étoit pour elle un chagrin. Tout prouvoit qu'elle nourrissoit dans son cœur une mélancolie profonde. Le nom d'Elvire prononcé devant elle, la moindre circonstance qui ramenoit à sa pensée le souvenir de cette mère tendre, suffisoient pour la jeter dans de vives agitations. Combien sa douleur eût éte plus vive, si elle eût su dans quels tourmens sa malheureuse mère avoit fini sa vie! Elvire étoit sujette à des convulsions violentes; on supposa que, craignant une attaque de cette maladie, elle s'étoit traînée jusqu'à la chambre de sa fille pour y chercher des secours; que l'accès l'y avoit saisie trop fortement pour qu'elle pût y résister dans l'état du dépérissement où elle se trouvoit, et qu'elle

avoit péri avant de pouvoir se procurer le remède qui la soulageoit ordinairement, et qui se trouvoit sur une tablette dans la chambre d'Elvire. Cette opinion fut adoptée par le petit nombre de personnes qui s'intéressoient à Elvire; sa mort fut regardée comme un événement naturel. Bientôt on l'oublia; personne n'y pensa plus, excepté celle qui avoit tant de motifs pour déplorer sa perte.

Dans le fait, la situation d'Antonia étoit triste et fâcheuse. Seule et sans fortune, au milieu d'une grande ville, elle n'avoit pas un ami; sa tante Léonelle étoit encore à Cordouë, et elle ne savoit point son adresse. Elle n'avoit reçu aucune nouvelle du Marquis de Las Cisternas. Quant à Lorenzo, depuis long-temps elle ne se flattoit plus d'occuper une place dans son cœur; elle ne savoit à qui s'adresser pour sortir d'embarras. Elle étoit tentée de consulter Ambrosio; mais elle se rappeloit l'ordre que sa mère lui avoit donné de l'éviter autant qu'elle le pourroit; et la dernière conversation qu'elle avoit eue à ce sujet avec Elvire, l'avoit assez éclairée sur les desseins du Moine pour

la mettre à l'avenir en garde contre lui. Cependant tous les avis de sa mère n'avoient pas ébranlé la bonne opinion qu'elle avoit d'Ambrosio; elle sentoit encore que son amitié, que sa société même étoient nécessaires à son honneur; elle voyoit ses torts avec indulgence, et ne pouvoit croire qu'il eût réellement projeté de la perdre. Mais Elvire lui avoit positivement recommandé de ne point cultiver sa connoissance, et elle respectoit trop sa mémoire pour désobéir à ses ordres.

Enfin elle résolut de s'adresser au Marquis de Las Cisternas, comme son plus proche parent, pour lui demander conseil et protection. Elle lui écrivit, lui exposa brièvement sa situation déplorable, le supplia d'avoir pitié de l'enfant de son frère, de lui continuer la pension d'Elvire, et de lui permettre de se retirer au vieux château qu'il possédoit en Murcie, et que jusqu'alors elle avoit habité. Ayant cacheté sa lettre, elle la remit à la fidelle Flore, qui partit sur-le-champ pour exécuter sa commission. Mais Antonia étoit née sous une étoile malheureuse. Si elle s'étoit adressée au Marquis un seul jour

plutôt, reçue comme sa nièce et placée à la tête de sa famille, elle auroit échappé à tous les malheurs qui la menaçoient. Raymond s'étoit toujours proposé d'exécuter ce projet; mais, d'abord, l'espoir qu'il avoit eu de faire passer par la bouche d'Agnès sa proposition à Elvire; puis le malheur qu'il avoit eu de perdre sa maîtresse, et la cruelle maladie qui, pendant quelque temps, l'avoit retenu dans son lit, lui avoient fait différer de jour en jour de donner dans sa maison un asyle à la veuve de son frère. Il avoit chargé Lorenzo de pourvoir abondamment à ses besoins; mais Elvire ne voulant contracter avec ce jeune Seigneur aucune obligation, l'avoit assuré que, pour le moment, elle ne manquoit de rien. Le Marquis, en conséquence, n'imagina pas qu'un léger retard la mît dans l'embarras; et ses tourmens de corps et d'esprit excusoient assez sa négligence.

S'il avoit su que la mort d'Elvire avoit laissé sa fille sans amis et sans protection, il auroit sans doute pris des mesures pour la soustraire à tous les dangers; mais Antonia n'étoit pas destinée à tant de bonheur. Le jour qu'elle en-

voya sa lettre au palais de Las Cisternas étoit précisément celui du départ de Lorenzo pour Madrid. Le Marquis étoit dans les premiers accès de la douleur que lui avoit causée la certitude de la mort d'Agnès; et comme sa vie étoit en danger, on ne lui laissoit voir personne. On dit à Flore qu'il étoit hors d'état de lire une lettre, et que quelques heures, peut-être, alloient décider de son sort. Elle fut obligée de rapporter cette triste nouvelle à sa maîtresse, qui se trouva alors plus embarrassée que jamais.

Flore et madame Jacinthe firent tous ce qu'elles purent pour la consoler. La dernière l'invita à se tranquilliser, l'assurant que tant qu'elle voudroit rester avec elle, elle la traiteroit comme sa propre fille. Antonia voyant que cette bonne femme avoit pris pour elle une véritable affection, trouva quelque consolation à penser qu'elle avoit du moins dans le monde une amie. On lui apporta alors une lettre adressée à Elvire. Elle reconnut l'écriture de Léonelle, et, l'ouvrant avec empressement, elle y trouva un récit détaillé de ce qui étoit arrivé à sa tante à Cordoue. Celle-ci

apprenoit à sa sœur qu'elle avoit recueilli son legs; mais qu'elle avoit perdu son cœur, et qu'elle avoit reçu en échange celui du plus aimable des apothicaires, passés, présens et à venir. Elle ajoutoit que le mardi suivant elle seroit à Madrid, et se proposoit de lui présenter en cérémonie son cher époux. Quoique ce mariage fût loin de plaire à Antonia, elle fut cependant très-aise du prochain retour de Léonelle. Elle fut flattée de penser qu'elle alloit se retrouver sous la protection d'une parente. Elle sentoit combien il étoit peu convenable, pour une jeune fille, de vivre parmi des étrangers, sans avoir, personne pour régler sa conduite ou pour la défendre des insultes auxquelles l'exposoit sa situation isolée. Elle attendit donc avec impatience le mardi suivant.

Il arriva. Antonia écoutoit avec inquiétude toutes les voitures qui passoient dans la rue. Aucune ne s'arrêta. L'heure s'avançoit. Il étoit déjà tard; Léonelle ne paroissoit point. Antonia résolut de ne se point coucher que sa tante ne fût arrivée; malgré ses prières, Flore et madame Jacinthe voulurent

en faire autant. Les heures s'écoulèrent lentement et tristement. Le départ de Lorenzo avoit mis fin aux sérénades nocturnes. Antonia se flatta vainement d'entendre sous sa fenêtre le son des guitares. Elle prit la sienne, et en pinça quelques notes; mais la musique, ce jour-là, n'avoit aucun charme pour elle, et elle remit l'instrument dans sa boîte. Elle s'assit à son métier, et essaya de broder; mais tout alloit de travers. Ses couleurs n'étoient pas assorties. Sa soie rompoit à tout moment, et les aiguilles lui échappoient si subtilement qu'on les auroit cru animées. Enfin une goutte de cire tomba de la bougie voisine sur une guirlande de violettes travaillées avec soin. L'impatience la prit; elle jeta son aiguille, et quitta son métier. Il étoit décidé que ce soir-là rien ne pourroit l'amuser. Livrée à l'ennui, elle s'occupa à faire des souhaits inutiles pour l'arrivée de sa tante.

En se promenant çà et là dans la chambre, ses yeux tombèrent sur la porte qui conduisoit à celle qu'avoit occupée sa mère. Elle se souvint que la petite bibliothèque d'Elvire y étoit

encore, et pensa qu'elle y pourroit trouver quelque livre pour s'amuser, en attendant l'arrivée de Léonelle. Elle prit, en conséquence, la lumière qui étoit sur la table, traversa le petit cabinet, et entra dans la pièce voisine. En regardant autour d'elle, la vue de cette chambre lui rappela mille souvenirs douloureux. C'étoit la première fois qu'elle y entroit depuis la mort de sa mère Le silence qui régnoit dans l'appartement, le lit dégarni de son coucher, le foyer obscur où se trouvoit encore une lampe éteinte, et, sur la fenêtre, quelques plantes à demi-desséchées, qu'on avoit négligées depuis la mort d'Elvire, inspirèrent à Antonia une sorte de crainte religieuse. L'obscurité de la nuit ajoutoit à ce sentiment mélancolique. Elle mit sa bougie sur la table, et s'assit dans un grand fauteuil, où mille fois elle avoit vu sa mère assise. Hélas! elle ne pouvoit plus l'y revoir. Des larmes involontaires coulèrent le long de ses joues; elle s'abandonna à une tristesse, qui d'un instant à l'autre devenoit plus profonde.

Honteuse de sa foiblesse, elle se

lève enfin, et va chercher ce qui l'avoit amenée dans ce triste lieu. Les livres étoient en petit nombre, rangés sur quelques tablettes. Antonia les parcourut sans en trouver un qui lui promît de l'intéresser, jusqu'à ce qu'elle mît la main sur un volume de vieilles romances espagnoles. Ayant lu de l'une quelques stances qui excitèrent sa curiosité, elle prit le livre, et s'assit pour le feuilleter plus à son aise; puis, ayant mouché la bougie, qui s'avançoit vers sa fin, elle lut la romance suivante :

LE PREUX ALONZO ET LA BELLE IMOGINE.

Il le faut, disoit un guerrier
A la belle et tendre Imogine,
Il le faut; je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine.

Tu me pleures dans ce moment :
Que ces pleurs ont pour moi de charmes!
Mais il viendra quelqu'autre amant,
Et sa main essuiera tes larmes.

Moi t'oublier! Non, non, jamais,
Cher Alonzo! répond la belle!
Mort ou vivant, je te promets
De te rester toujours fidelle.

Si j'étois parjure à ma foi,
Que le jour de mon mariage,
A table, assise auprès de moi,
Mes yeux revoient ton image!

Que le fantôme d'Alonzo
Atteste ses droits sur mon ame!
Qu'il m'entraine dans le tombeau,
En criant : « Elle étoit ma femme »!

Douze mois se sont écoulés....
Un Baron de haute origine,
Par mille présens étalés
Demande la main d'Imogine.

L'éclat du nom et des bijoux
Eblouit la belle et l'enchante.
Il est accepté pour époux.
La fête arrive, elle est brillante.

Joyeux festin va commencer;
En chantant l'épouse nouvelle,
Chaque ami vient de se placer....
Un étranger est auprès d'elle.

Son air, son maintien, son aspect,
Et sur-tout sa taille imposante
Semblent imprimer le respect,
Et je ne sais quelle épouvante.

Son casque le couvroit si bien
Que chacun envain l'examina.
Immobile, il ne disoit rien,
Mais il regardoit Imogine.

D'un ton qui marque sa frayeur,
A l'étranger elle s'adresse :
« Baissez votre casque, Seigneur,
» Et partagez notre alégresse ».

Le guerrier se rend à ses vœux.
O ciel ! ô surprise effroyable !
Son casque ouvert à tous les yeux
Présente un spectre épouvantable.

Pâle et debout, l'affreux géant
Dit à la tremblante Imogine :
Reconnois-tu bien maintenant
Alonzo mort en Palestine ?

Un jour ta bouche lui jura
Qu'aux amans tu serois rébelle ;
Tu disois : « Il me trouvera
Mort ou vivant, toujours fidelle.

Si j'étois parjure à ma foi,
Que le jour de mon mariage,
A table, assise auprès de moi,
Mes yeux revoient ton image ».

Vois le fantôme d'Alonzo ;
Rends-moi mes droits : je les réclame.
Suis-moi, je t'entraine au tombeau....
Chevaliers, elle étoit ma femme !

Il saisit de ses bras hideux
Son infidelle qui l'implore....
Ils avoient disparus tous deux,
Et ses cris s'entendoient encore.

Le Baron pleurant jours et nuits,
Ne survécut point à sa perte.
Du château nul n'osa depuis
Habiter l'enceinte déserte.

Imogine y vient tous les ans
Dans ses habits de fiancée;
Poussant toujours des cris perçans,
Toujours par le spectre embrassée.

La lecture de cette histoire n'étoit pas propre à dissiper la mélancolie d'Antonia. Elle avoit naturellement du goût pour le merveilleux; et sa gouvernante, qui croyoit fermement aux apparitions, lui avoit raconté, pendant son enfance, tant d'horribles aventures de cette espèce, que tous les efforts d'Elvire n'avoient pu effacer de son esprit ces impressions fâcheuses. Antonia avoit conservé ce penchant à la superstition. Elle étoit sujette à des terreurs qui, lorsqu'elle en découvroit la cause ridicule, la faisoient rougir elle-même de sa foiblesse. Dans cette disposition d'esprit, l'aventure qu'elle venoit de lire

suffisoit pour éveiller ses craintes. L'heure et le lieu se réunissoient pour les faire naître. La nuit étoit avancée ; elle étoit seule, et dans la chambre de sa mère, morte depuis peu. Il faisoit un temps déplorable. Un vent affreux siffloit à toutes les issues de la maison. Les portes s'agitoient sur leurs gonds, et la pluie, battant avec violence contre les fenêtres, entroit au travers des chassis. On n'entendoit aucun autre bruit. La bougie, brûlée jusques dans le flambeau, jetoit de temps en temps des éclats de lumière, puis tout-à-coup sa flamme affaissée paroissoit prête à s'éteindre. Le cœur d'Antonia palpitoit de crainte. Ses yeux erroient avec effroi sur les objets qu'éclairoit, par intervalle, une lueur vacillante. Elle essaya de se lever de dessus son siége ; mais ses membres trembloient à tel point, qu'il lui fut impossible de se soutenir. Alors elle appela Flore, qui étoit dans une chambre peu éloignée ; mais sa voix, étouffée par la crainte, ne put se faire entendre, et ses cris expirèrent dans sa bouche.

Antonia passa dans cet état quelques minutes, après lesquelles ses terreurs

commencèrent à diminuer. Elle tâcha de les surmonter, et fit un effort pour quitter la chambre. Tout-à-coup elle crut entendre un profond soupir poussé tout auprès d'elle. Cette idée la rejeta dans sa première foiblesse. Elle étoit debout, et déjà elle se disposoit à prendre le flambeau sur la table. Ce bruit imaginaire l'arrêta. Elle retira son bras et s'appuya sur le dos d'une chaise. Tremblante, elle écoute : elle n'entend rien.

« Bon Dieu ! se dit-elle, que pouvoit être ce bruit ? Me suis-je trompée, ou l'ai-je réellement entendu »?

Ses réflexions furent interrompues par le son d'une voix venant du côté de la porte, et si foible qu'on avoit peine à l'entendre ; on auroit cru que quelqu'un parloit tout bas. Les alarmes d'Antonia augmentèrent. Cependant, elle savoit que le verrou étoit mis, et cette idée la rassuroit un peu. Bientôt après, le loquet se leva, et la porte commença à se mouvoir doucement en avant et en arrière. L'excès de la crainte fournit alors à Antonia la force dont, jusqu'à ce moment, elle avoit été privée. Elle quitta sa place, et marcha

vers la porte du cabinet par où elle pouvoit gagner promptement la pièce où étoient Flore et madame Jacinthe. A peine étoit-elle au milieu de la chambre, lorqu'on leva le loquet une seconde fois; un mouvement involontaire lui fit tourner la tête. La porte s'ouvroit très-lentement. Sur le seuil, elle apperçut une grande figure élancée, enveloppée d'un linceul, qui la couvroit de la tête aux pieds.

Cette vision enchaîna ses jambes. Elle resta comme pétrifiée au milieu de la chambre. La figure, d'un pas lent et grave, s'approcha de la table. Lorsqu'elle fut auprès, la bougie prête à finir, jeta une lueur pâle et bleuâtre. Il y avoit sur la table une petite pendule dont l'aiguille marquoit trois heures. La figure s'arrêta devant la pendule, et leva son bras droit, qu'elle dirigea vers le cadran. Antonia, qui étoit sans mouvement et sans parole, attendoit la fin de cette scène.

Quelques momens se passèrent ainsi. La pendule sonna; et lorsqu'elle eut fini, l'étrangère fit quelques pas de plus vers Antonia.

« Dans trois jours, dit une voix foi-

ble, creuse et sépulcrale, dans trois jours nous nous reverrons ».

Antonia frémit à ces paroles.

« Nous nous reverrons ! dit-elle enfin, en hésitant, où nous reverrons-nous ? qui verrai-je »?

La figure d'une main désigna la terre, et de l'autre leva le linceul qui lui couvroit la tête.

« Grand Dieu, c'est ma mère »!

Antonia fit un cri, et tomba sans mouvement sur le parquet.

Madame Jacinthe, qui travailloit dans la chambre voisine, fut épouvantée de ce cri. Flore venoit de descendre l'escalier pour aller chercher de l'huile pour la lampe qui les éclairoit Jacinthe courut donc seule au secours d'Antonia, et fut extrêmement surprise de la voir étendue par terre. Elle la prit dans ses bras, l'entraîna dans sa chambre et la plaça sur son lit, avant qu'elle eût recouvré l'usage de ses sens. Elle s'empressa de lui mouiller les tempes, de lui frapper dans les mains, et d'employer tous les moyens possibles pour la faire revenir. Elle y réussit avec peine. Antonia ouvrit les yeux, et les jetant, d'un air hagard, tout autour de la chambre,

« Où est-elle, s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Est-elle partie ? Suis-je en sûreté ? Parlez-moi. Consolez-moi. Ah ! parlez-moi, pour l'amour de Dieu ».

« En sûreté ! contre qui, mon enfant, répondit Jacinthe étonnée ? Qui vous épouvante ? De quoi avez-vous peur » ?

« Dans trois jours : elle m'a dit que nous nous reverrions dans trois jours, je l'ai entendu ! Je l'ai vue, Jacinthe, je l'ai vue tout-à-l'heure ».

Elle se jeta sur le sein d'Antonia.

« Vous l'avez vue ? Qui, vue » ?

« L'ame de ma mère ».

« Doux Jésus » ! s'écria Jacinthe. Quittant vîte le lit, elle laissa Antonia tomber sur l'oreiller, et toute épouvantée, courut hors de la chambre.

Comme elle descendoit l'escalier à la hâte, elle rencontra Flore qui le remontoit.

« Flore, lui dit-elle, allez vîte à votre maîtresse. Il se passe d'étranges choses. Ah ! je suis la plus malheureuse des femmes. Ma maison est pleine de morts, de revenans, et Dieu sait de quoi encore ; et cependant personne n'aime

moins que moi pareille compagnie. Mais passez votre chemin, Flore. Allez trouver Donna Antonia, et laissez-moi continuer le mien ».

Parlant ainsi, elle courut jusqu'à la porte de la rue qu'elle ouvrit, et sans se donner le temps de regarder derrière elle, alla tout d'un trait jusqu'au couvent des Dominicains. Cependant Flore étoit montée à la chambre de sa maîtresse, aussi surprise qu'effrayée de la consternation de Jacinthe. Elle trouva Antonia immobile sur son lit. Elle employa, pour la faire revenir, les mêmes moyens que Jacinthe avoit déjà mis en usage; mais voyant qu'elle ne sortoit d'un accès que pour tomber dans un autre, elle envoya vîte quelqu'un chercher un médecin. En attendant son arrivée, elle déshabilla Antonia, et la mit au lit.

Hors d'elle-même, et sans faire aucune attention à l'orage, Jacinthe courut au travers des rues, et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée au couvent. Elle sonna fortement à la porte, et si-tôt que le portier parut, elle demanda à parler au Père Prieur. Ambrosio étoit alors avec Matilde, occupé des moyens

de se procurer un accès auprès d'Antonia. La cause de la mort d'Elvire étoit restée secrète; il commençoit à croire que la punition ne suivoit pas le crime de si près que les Religieux, ses maîtres, le lui avoient enseigné, et que lui-même l'avoit cru jusqu'alors. Cette opinion lui avoit fait résoudre la perte d'Antonia, pour qui les dangers et les difficultés ne faisoient qu'augmenter sa passion. Il avoit déjà demandé à la voir; mais Flore l'avoit refusé de manière à lui faire juger que tous ses efforts ultérieurs seroient inutiles. Elvire avoit confié ses soupçons à cette fidelle domestique; elle l'avoit prié de ne jamais laisser Ambrosio seul avec sa fille, et même de faire, s'il étoit possible, qu'il ne la revît jamais. Flore avoit promis de lui obéir, et avoit exécuté ses ordres à la lettre. Ce matin même elle avoit refusé la porte à Ambrosio, sans le dire à Antonia. Il vit qu'il ne falloit pas penser à voir sa maîtresse par des moyens honnêtes; et Matilde et lui, avoient passé la nuit à tâcher de trouver quelque plan susceptible d'un succès plus heureux. Tel étoit leur emploi, lorsqu'un Frère Lay entra dans la

chambre du Prieur, et lui dit qu'une femme, qui disoit s'appeler Jacinthe Zuniga, demandoit à lui parler un instant.

Ambrosio n'étoit nullement disposé à recevoir cette visite. Il la refusa tout simplement, et dit au Frère Lay d'inviter l'étrangère à revenir le lendemain. Matilde l'interrompit :

« Voyez cette femme, lui dit-elle tout bas ; j'ai mes raisons ».

Le Prieur lui obéit, et fit dire qu'il alloit descendre au parloir. Le Frère Lay sortit avec cette réponse. Aussi-tôt qu'ils furent seuls, Ambrosio demanda à Matilde quelle raison elle avoit pour vouloir qu'il vît cette Jacinthe.

« C'est l'hôtesse d'Antonia, reprit Matilde ; elle peut vous être utile. Il faut l'examiner, et savoir un peu ce qui l'amène ici ».

Ils se rendirent ensemble au parloir, où Jacinthe attendoit le Prieur. Elle avoit une grande opinion de sa piété et de sa vertu ; et lui croyant, sur le diable, une grande influence, elle supposoit qu'il lui seroit très-facile d'envoyer l'ame d'Elvire dans la mer Rouge. C'étoit dans cette persuasion qu'elle s'étoit

rendue au couvent. Aussi-tôt qu'elle vit le Moine entrer dans le parloir, elle se jeta à genoux, et commença ainsi son histoire :

« Ah! mon Révérend Père, quel accident, quelle aventure! Je ne sais que devenir; et à moins que vous ne veniez à mon secours, certainement je deviendrai folle. Jamais il n'y a eu de femme aussi malheureuse que moi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter toutes ces horreurs, et tout a été inutile. A quoi sert, je vous prie, que je dise mon chapelet quatre fois par jour et que j'observe tous les jeûnes prescrits par le calendrier? De quoi m'a servi d'avoir fait trois pélerinages à Saint-Jacques de Compostel et d'avoir acheté autant d'indulgences qu'il en faudroit pour effacer le péché de Caïn? Rien ne me réussit. J'ai le malheur, et Dieu sait si jamais les choses iront mieux. J'en fais juge votre Révérence. — Ma locataire meurt d'un accès de convulsions. Par pure bonté, je la fais enterrer à mes dépens. Non pas qu'elle fût ma parente ou que j'aie profité à sa mort d'un maravédis, je n'y ai rien gagné du tout. Ainsi, comme je dis, mon Révérend

Père, qu'elle fût vivante ou morte, cela m'étoit absolument égal. (Mais cela ne fait rien à l'affaire, revenons à ce que je voulois vous dire.) J'ai donc fait faire son enterrement, et j'ai pris soin que tout cela se passât comme il faut. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté. Or, comment croyez-vous que la chère dame me paie de ma bonté? Quoi! s'il vous plaît, en ne daignant pas dormir tranquille dans son bon cercueil de sapin, comme doit faire tout honnête mort, et en venant me tourmenter, moi qui ne veux jamais la revoir entre les deux yeux. Vraiment, il lui sied bien de revenir hanter la nuit dans ma maison, d'entrer par le trou de la serrure dans la chambre de sa fille, et d'épouvanter la pauvre enfant, de manière à lui faire perdre l'esprit! Elle n'est guère polie, pour un revenant, de venir dans la maison de quelqu'un qui les aime aussi peu. Quant à moi, mon Révérend Père, le fait est que, si elle vient se promener dans ma maison, il faut que je la quitte, parce que je ne veux pas loger de pareils hôtes; je ne le ferai pas. Ainsi votre Révérence peut voir que, si vous ne venez pas à

mon secours, je suis une femme ruinée et perdue pour toujours. Je serai obligée de quitter ma maison. Personne ne voudra la louer, quand on saura qu'il y revient ; et je serai bien avancée alors : malheureuse femme que je suis ! que faire ? que devenir » ?

Ici elle pleura amèrement, et elle pria à mains jointes le Père Prieur de lui donner quelques avis.

« Mais, ma bonne femme, lui dit-il, il me sera difficile de vous aider, si je ne sais pas de quoi il est question. Vous avez oublié de me dire ce qui vous est arrivé et ce que vous me demandez ».

« Ah ! vraiment, reprit Jacinthe, votre Révérence a raison. Eh bien ! voilà donc le fait en peu de mots. Une de mes locataires vient de mourir ; une très-brave femme, je dois le dire, autant que je l'ai connue, quoiqu'il n'y eût pas long-temps ; elle se tenoit à une certaine distance de moi, et dans la vérité elle étoit un peu glorieuse. Quand je me hasardois à lui parler, elle avoit un regard qui m'en imposoit toujours un peu. Dieu me pardonne, si je dis cela ! Cependant quoiqu'elle fût un peu fière, et qu'elle ne parût pas trop me

regarder (et pourtant, si on ne m'a pas trompée, mes parens valent bien les siens; car son père étoit cordonnier à Cordoue, et le mien étoit chapelier à Madrid, et un gros chapelier, j'ose le dire); quoique cela, malgré sa fierté, c'étoit une personne bien tranquille et de bonne conduite, et je n'ai jamais desiré une meilleure locataire. Aussi je m'étonne de ce qu'elle ne se tient pas plus tranquille dans sa fosse. Mais on ne sait plus à qui se fier dans ce monde. Pour moi, je ne lui ai jamais rien vu faire de mal, si ce n'est le vendredi avant sa mort, que je fus bien scandalisée de lui voir manger une aile de poulet « Comment, Madame Flore! dis-je (Flore, ne déplaise à votre Révérence, est le nom de la femme-de-chambre), votre maîtresse mange de la viande le vendredi? Bien! bien! vous verrez ce qui en arrivera. Souvenez-vous alors que madame Jacinthe vous en a avertie ». Je lui dis cela en propres termes. Mais hélas! j'aurois aussi bien fait de le garder pour moi. Personne ne m'écouta; et Flore, qui est un peu arrogante (cela fait pitié, je vous dis), me répondit qu'il n'y avoit

pas plus de mal à manger un poulet qu'à manger un œuf d'où il étoit venu. Elle déclara même que, si sa maîtresse y ajoutoit une tranche de jambon, elle n'en seroit pas pour cela d'un pouce plus près d'être damnée. Bonté divine! pauvre ignorante pécheresse! je jure à votre Révérence que je tremblois de lui entendre prononcer de pareils blasphèmes, et que je m'attendois à tout moment à voir la terre s'entr'ouvrir pour les engloutir, le poulet et toute la famille. Car vous saurez, mon Révérend Père, qu'en disant cela, elle tenoit dans sa main le plat sur lequel étoit le poulet rôti; une belle volaille, je vous assure, cuite à point, car je l'avois fait rôtir moi-même. C'étoit, parlant par respect, une géline que j'avois élevée chez nous. La chair en étoit blanche comme un œuf, comme me le dit Madame Elvire elle-même: » Dame Jacinthe, me dit-elle d'un air agréable, quoique, pour dire vrai, elle me parloit toujours bien poliment.... ».

Ici la patience échappa à Ambrosio. Empressé de savoir l'affaire de Jacinthe qui paroissoit concerner Antonia, il ne pouvoit plus tenir au bavardage

de cette femme. Il l'interrompit, en l'assurant que, si elle ne lui disoit pas sur-le-champ de quoi il étoit question, et si elle n'en finissoit pas, il alloit quitter le parloir, et la laisseroit se tirer d'embarras comme elle pourroit. Cette menace produisit l'effet qu'il desiroit. Jacinthe raconta son affaire en aussi peu de mots qu'il lui fut possible. Mais son récit fut encore si prolixe, qu'Am[illegible] pas eut besoin de toute sa patienc[illegible]on l'entendre jusqu'à la fin. [illegible]de.

« Si bien donc, votre Réve[illegible] dit-elle, après avoir rapporté ju[illegible]'aux moindres circonstances de la mort et de l'enterrement d'Elvire; si bien donc, en entendant ce cri, je laissai là mon ouvrage, et je courus à la chambre de Donna Antonia. N'y trouvant personne, je passai dans l'autre; mais je dois avouer que j'avois un peu de peur en y entrant, car c'étoit la pièce où couchoit Donna Elvire. J'y entrai pourtant, et j'apperçus la jeune personne tout de son long sur le carreau, froide comme une pierre et blanche comme sa chemise. Je fus bien étonnée, comme votre Révérence peut croire. Mais mon bon Dieu, combien je tremblai! lors-

que je vis, près de moi, une grande figure, dont la tète touchoit au plancher. C'étoit le visage d'Elvire, dans la vérité, mais de sa bouche sortoient des nuages de feu et de fumée. Ses bras étoient chargés de grosses chaînes qu'elle secouoit d'une manière effrayante, et chacun de ses cheveux étoit un [illegible]nt aussi gros que mon bras. A cette [illegible] j'eus grand'peur, et je commençai [illegible] mon *Ave Maria*. Mais le fan[illegible] m'interrompant, fit trois grands gémissemens, et d'une voix terrible, se mit à dire : « Ah ! cette aile de poulet ! mon ame est tourmentée à cause de cela ». Aussi-tôt que cela fut dit, la terre s'entr'ouvrit, le spectre y entra. J'entendis un grand coup de tonnerre, et la chambre fut remplie d'une odeur de soufre. Quand je fus revenue de ma frayeur, et que j'eus fait revenir Donna Antonia, elle me dit qu'elle avoit crié en voyant le revenant (et certes, je le crois. Pauvre fille ! si j'avois été à ta place j'aurois crié dix fois plus haut). Il m'est venu alors en pensée que, si quelqu'un avoit le pouvoir de tirer cette ame de peine, ce devoit être votre Révérence, et c'est pourquoi je suis venue

3

ici en diligence pour vous prier d'asperger ma maison d'eau-bénite, et d'envoyer le revenant dans la mer Rouge ».

Ambrosio fut surpris de cette étrange aventure, qu'il ne pouvoit croire.

« Et Donna Antonia a-t-elle vu le revenant, dit-il » ?

« Comme je vous vois, mon Révérend Père ».

Ambrosio s'arrêta un moment. Ceci lui présentoit une occasion de se rapprocher d'Antonia; mais il balançoit à en profiter. La réputation dont il jouissoit dans Madrid lui étoit encore chère, et depuis qu'il avoit perdu la réalité de la vertu, il sembloit que son apparence lui en fût devenue plus précieuse. Il sentoit qu'une infraction publique de la règle qu'il s'étoit faite de ne jamais sortir de l'enceinte de son couvent, seroit une dérogation notable à l'austérité qu'on lui supposoit. Dans ses visites à Elvire, il avoit toujours pris soin de cacher ses traits aux domestiques. Excepté Elvire, sa fille et la fidelle Flore, personne dans la maison ne le connoissoit que sous le nom du Père Jérôme. S'il accordoit à Jacinthe ce qu'elle lui demandoit, et s'il l'accompagnoit chez

elle, il savoit que cette démarche ne pouvoit rester secrète. Cependant son desir de voir Antonia l'emporta. Il se flatta même que la singularité de cette aventure le justifieroit dans la ville. Mais quoi qu'il en pût arriver, il résolut de profiter de l'occasion que le hasard lui offroit. Un regard significatif de Matilde le confirma dans cette résolution.

« Bonne femme, dit-il à Jacinthe, ce que vous me racontez est si étrange, que j'ai peine à vous croire. Cependant je ferai ce que vous desirez. Demain, après matines, vous pouvez m'attendre chez vous. J'examinerai alors ce que je peux faire pour vous obliger; et si cela est en mon pouvoir, je vous délivrerai de ces visites importunes. Retournez-vous-en chez vous, et que la paix du Seigneur soit avec vous ».

« Chez moi ! s'écria Jacinthe; moi, m'en aller chez moi ! Non, en vérité, je n'y veux pas remettre les pieds, à moins que ce ne soit sous votre protection. Bonté de Dieu ! le revenant pourroit me rencontrer sur l'escalier, et m'emmener avec lui à tous les diables. Ah ! si j'avois accepté les offres

de Melchior Basco, j'aurois quelqu'un pour me protéger; mais je suis une pauvre femme, toute seule, et je ne rencontre que croix et malheurs. Dieu merci, il n'est pas trop tard encore pour me repentir; il y a Simon Gonzalès qui me demande tous les jours, et si je vis jusqu'à demain, je l'épouserai tout de suite. Je veux avoir un mari, c'est décidé : car à présent, que le fantôme est dans ma maison, j'aurois trop peur de coucher seule. Mais, pour l'amour de Dieu, mon Révérend Père, venez avec moi tout de suite. Je n'aurai point de repos que la maison ne soit purifiée, ni la pauvre demoiselle non plus. La chère fille ! elle est dans un triste état; je l'ai laissée dans de fortes convulsions, et je doute qu'elle revienne facilement à elle ».

La religieuse effrayé l'interrompit.

« Dans des convulsions, dites-vous; Antonia en convulsions! conduisez-moi, bonne femme, je vais avec vous ».

Jacinthe insista sur ce qu'il se pourvût d'un vase plein d'eau-bénite; il y consentit. La vieille se croyant, sous sa protection, en sûreté contre des légions de démons, lui fit des remercî-

mens sans nombre, et ils partirent ensemble pour la rue Saint-Jago.

Le spectre avoit fait sur Antonia une impression si vive que, pendant deux ou trois heures, le médecin la crut en danger. Les accès enfin devenant moins fréquens, il changea d'avis. Il dit qu'il n'y avoit rien à faire qu'à la tenir tranquille; il ordonna une potion destinée à calmer ses nerfs, et à lui procurer le repos dont elle avoit si grand besoin. La vue d'Ambrosio, qui parut alors avec Jacinthe à côté de son lit, contribua efficacement à rassurer son imagination effrayée. Elvire ne s'étoit pas expliquée avec sa fille, sur les desseins du Moine, d'une manière assez claire pour faire comprendre à une jeune personne, qui connoissoit aussi peu le monde, combien cette liaison étoit dangereuse. Dans ce moment, effrayée de ce qui venoit de lui arriver, et craignant d'arrêter sa pensée sur la prédiction qui lui avoit été faite, elle avoit besoin de tous les secours de la religion et de l'amitié. Antonia avoit pour le Prieur un double motif de partialité; elle sentoit encore pour lui cette prévention favorable qu'elle avoit éprouvée la pre-

mière fois qu'elle l'avoit vu ; elle imaginoit, sans savoir pourquoi, que sa présence la protégeroit contre toute espèce de danger, de malheur ou d'insulte. Elle le remercia tendrement de sa visite, et lui raconta l'aventure qui l'avoit si sérieusement effrayée.

Le Moine tâcha de la rassurer, et de lui persuader que tout cela n'étoit que le fruit d'une imagination échauffée. La solitude dans laquelle elle avoit passé la soirée, l'obscurité de la nuit, la lecture qu'elle avoit faite, et la chambre dans laquelle elle se trouvoit, tout sembloit disposé pour créer une vision de cette espèce. Il se moqua des revenans, et donna de fortes raisons pour détruire et ridiculiser ce système. Sa conversation la calma, la consola, mais ne la convainquit pas. Elle ne pouvoit croire que le spectre n'eût existé que dans son imagination. Toutes les circonstances de cette apparition l'avoient trop frappée pour lui permettre d'adopter une pareille idée. Elle persista à assurer que réellement elle avoit vu l'ame de sa mère, qu'elle l'avoit entendu lui prédire sa mort, et elle soutint qu'elle ne sortiroit pas vivante de

son lit. Ambrosio l'engagea à ne pas se livrer à ces pensées; puis il quitta la chambre, lui promettant de renouveler le lendemain sa visite. Antonia reçut cette promesse avec une vive expression de satisfaction; mais le Religieux s'apperçut que la suivante ne le regardoit pas d'aussi bon œil. Flore obéissoit scrupuleusement aux ordres d'Elvire; elle veilloit avec inquiétude sur tout ce qui pouvoit porter le moindre préjudice à sa jeune maîtresse; il y avoit plusieurs années qu'elle lui étoit attachée. Née à Cuba, elle avoit suivi Elvire en Espagne, et aimoit la jeune Antonia avec la tendresse d'une mère. Elle ne quitta pas la chambre pendant tout le temps qu'Ambrosio y resta; elle observoit ses actions, ses gestes, ses paroles. Il vit que son œil défiant étoit sans cesse attaché sur lui, et sachant que ses projets n'étoient pas de nature à soutenir cette rigoureuse attention, il se sentit plusieurs fois déconcerté. Il n'ignoroit pas qu'elle se défioit de la pureté de ses vues; il prévoyoit qu'elle ne voudroit jamais le laisser seul avec Antonia, et voyant sa maîtresse défendue par ce vigilant Argus, il désespéra de

trouver le moyen de satisfaire ses
sirs.

Comme il sortoit de sa maison
cinthe le rencontra, et le pria de
dire quelques messes pour le repo
l'ame d'Elvire, qui, selon elle, é
sans aucun doute, en purgatoire.

Il promit de ne pas oublier sa
mande; mais il gagna complète
le cœur de la vieille, en lui pro
tant de veiller, toute la nuit suiva
dans la chambre où on avoit vu le
venant. Jacinthe ne put trouver
de termes pour exprimer sa recon
sance, et le Religieux partit char
ses bénédictions.

FIN DU TOME TROISIÈM

Ratomanie, ou Songe moral et critique d'une jeune Philosophe, par madame ***, *in*-12. 1 l. 10 s.

Recherches du Bonheur, *in*-12. 1 l. 10 s.

Religieuse (la), par Diderot, *in*-12, fig. 2 l.

Romans de Voltaire, nouvelle édition, 2 vol. *in*-8. 8 l.

Soirées (les) au logis, ou le Porte-feuille de la Jeunesse, trad. de l'anglais, 5 vol. *in*-12. 7 l 10 s.

Souterrain (le), ou Matilde, trad. de l'angl. 3 vol. *in*-12. 5 l.

Zéphyre, ou le Berceau de Flore, *in*-18, fig. 1 l.

RC-F
R05